

La Chambre éclairée

Colette

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La Chambre éclairée

« Pas de pétrole,
Pas de l'essence,
Pas de la bougie,
Quel-le malheu-re ! »

En sautant d'un pied sur l'autre, en chantant à pleine voix, ainsi Bel-Gazou va, propageant l'expression de la triste vérité. C'est un fait : le pétrole manque à Brive et à Varetz, l'essence a vécu, la bougie coûte quatre francs vingt-cinq la livre, et devient rare…

« Pas de pétrole,
Pas de l'essence… »

Bel-Gazou, baignée de soleil, clame ironiquement le deuil des lumières artificielles. Juin finit, et la voici cuite comme un pêcheur breton. Mon nez, surpris par l'insolation, pèle ; le sien, bien raccordé aux plans des joues par des couleurs empruntées aux bronzes, aux céramiques, aux fruits vernissés, me fait envie. Ses pieds de romanichelle, nus, sonnent sur la dalle et sur les vieux parquets. Un chapeau de toile blanche voltige au bout de ses bras, coiffe le chien, ou se perche dans un arbre ; Bel-Gazou se contente de son calot de cheveux châtains, coupés droit au-dessus du sourcil et sur la nuque.

« Quel-le malheu-re !
Quel-le malheu-re !… »

Elle bondit, rayée de rouge et de blanc sous son maillot marin, et s'enfonce, bue soudain par l'ombre, dans la maison.

Midi. Un milieu de journée sans nuage, sans brise, un midi qui dilate les boiseries vermoulues, fane la rose enlacée aux balustres de la fenêtre, assagit les oiseaux. Le soleil perce de part en part la bibliothèque et cloue sur un panneau l'ombre cornue de l'araucaria. Les abeilles qui logent dans le mur travaillent avec une frénésie innocente, tissent un filet d'or volant dans la pièce, heurtent une vitre, butinent la digitale rose debout dans un long vase, cinglent ma joue, la joue de Bel-Gazou, et ne piquent point.

Jusqu'à sept heures, le jour d'été va triompher de l'épaisseur des murs, de la profondeur des embrasures obliques. En déclinant, le soleil fera, des plats pendus aux murs, autant de miroirs pour sa gloire. Mais, après sept heures, il quittera ce large pan de ciel libre tendu devant nous, et tombera derrière les peupliers d'abord, puis derrière une tour… Nous tirerons sur le balcon la table à lire, et le fauteuil, et aussi le pliant de Bel-Gazou, et je pourrai compter encore sur une grande heure de jour. Lorsqu'une fraîcheur à peine sensible, perçue seulement par les narines et les lèvres, ignorée des surfaces grossières de la peau, montera de la vallée, je lèverai la tête, étonnée que la page du livre, rose tout à l'heure à cause du couchant, bleuisse à présent comme une pervenche…

Ce ne sera pas encore la nuit, non, non, pas encore ! En approchant de la porte-fenêtre le guéridon nappé, nous dînerons, Bel-Gazou et moi — « Bel-Gazou, on ne dessine pas des allées dans les épinards avec sa fourchette ! Bel-Gazou, je t'ai vue mettre la cuiller à sel dans ta poche ! » — nous dînerons sans lampe ni bougie. Mais quand Bel-Gazou sautera à bas de sa chaise et me

souhaitera son « bonsoir » qui commence si cérémonieux et finit si tendre, il faudra bien que je me rende à l'évidence : noire est la porte ouverte sur le salon, noir le vestibule ; et seule Bel-Gazou court partout comme un petit lynx, saisit les loquets, évite les angles sculptés, trouve la boîte d'allumettes dans sa chambre. J'entends sa voix appeler :

— Nursie-Dear !

Et le claquement de sa porte me séquestre dans les ténèbres. Oh ! je sais bien que, si je voulais, je me donnerais le luxe d'allumer les deux flambeaux à deux lumières, ou même cette mirifique lampe où l'on me verse, goutte à goutte, le peu de pétrole disponible… Les quatre bougies vont haleter contre l'ombre captive sous les poutrelles peintes, et ne seront pas les plus fortes. La flamme de la lampe basse et son halo rosé ne forent pas jusqu'aux murs un tel cube de nuit. Ce ne sont pas les fantômes que craignent mes yeux faibles, mais justement la certitude que personne n'erre ici, la certitude que le pas du maître de cette demeure ne fera plier, ni cette nuit ni la nuit de demain, les lames amincies des parquets anciens et sonores. Il n'y a pas de nuits courtes à qui attend.

Mais, avant d'accepter la nuit, je sais encore une chambre… Une chambre à la porte de laquelle je vais m'asseoir, la tête appuyée contre le bois. Derrière la porte, Bel-Gazou est déjà couchée. Nursie-Dear a emporté l'unique bougie, et vaque à des soins quotidiens, avant de revenir. Pendant une demi-heure, Bel-Gazou a le droit de ne pas s'endormir. Et seule, dans sa chambre noire, sans veilleuse, elle jette son chant impérieux de rossignol d'ombre. Bavardages anglais, apostrophes en patois limousin, refrains interrompus, improvisations sur un thème qu'elle chérit :

« Viens, Noël, viens ! », variantes brodées sur des fables, et « Madelon, Madelon ! », et « Where are you going, oh ! my pretty maid ! »… La voix est éclatante, l'accent se fait caressant ou despotique ; entre les mots, entre les chansons, il y a les rires… Ô cascades d'argent sur des graviers blancs, ô fusées ascendantes que l'instant de retomber allume, gammes dont la note la plus aiguë est comme un brandon, paillettes, bluettes d'un cristal à mille feux, — il y a là, derrière la porte, dans cette chambre noire, mon dernier trésor de lumière : la voix, les rires de Bel-Gazou.

Fantômes

De la porte-fenêtre du salon, je vois tout ce que fait Bel-Gazou sur la terrasse.

Elle est en pleine possession de ce monde invisible que nous avons tous, jadis, mérité, créé, puis perdu. Enfant solitaire, elle arche partout accompagnée, comme je fus autrefois, de favoris, de serviteurs et d'adversaires qui sortent quand elle le veut de l'inconnaissable et qu'elle bannit, d'un signe, à la desséchante approche des grandes personnes.

Pour l'instant, elle m'a oubliée. Elle joue avec feu. Sûrement j'assiste à une heure de brillante inspiration, à une débauche imaginative. Elle occupe toute la longue terrasse chaude où ce n'est presque jamais l'hiver. Pas d'autres accessoires qu'une pelle, un râteau, deux fauteuils de rotin, deux tas de sable. Mais le plus beau du décor m'échappe, car Bel-Gazou va, vient, porte dans ses bras, en geignant sous leur poids, des fardeaux qui n'existent pas, ouvre avec peine une porte d'air dont la serrure dit

« cric ; crac », gravit un escalier que je ne discerne point, se penche vers des espaces vertigineux et crie des avertissements trilingues, où le français et l'anglais s'agrémentent de patois limousin…

Elle redescend, rouvre la porte d'air (cric, crac), passe devant quelqu'un d'impondérable à qui elle adresse en même temps un raide salut militaire et un « oh ! pardon » très mondain. Puis elle se laisse tomber dans un des fauteuils de rotin, soupire « ouf ! » et s'essuie le front… Goûtera-t-elle un repos bien gagné ? Non, car un souci urgent la remet debout ; elle ouvre un intangible bureau dont le couvercle dit : « Couin ! » comme celui qui est dans la bibliothèque, et elle écrit. Elle écrit, sans papier, sans encre ni plume ; elle écrit, la bouche pincée, avec des pauses, des mordillements hésitants du petit doigt, des ratures, une mimique parfaite d'écrivain, elle qui ne sait pas, ou si peu, écrire… Ah ! qu'écrit-elle ? Et à qui ? Je n'y peux tenir. Je tombe lourdement au milieu de son jeu raffiné :

— À qui écris-tu, Bel-Gazou ?

Par chance, le charme résiste à ma voix. Bel-Gazou ne s'éveille pas à la réalité et répond du fond de son rêve ;

— J'écris à mon frère.

— À ton frère !!! Tu as un frère ?

Petit sourire dédaigneux. Petit haussement d'épaules. D'où est-ce que je sors, pour ignorer qu'elle a un frère ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Louis Tragomar.

Je n'attendais qu'un prénom, mais le personnage complet, soigné, existe, muni de son état-civil, de son âge…

— Au fait, quel âge a-t-il, Bel-Gazou ?

— Huit ans.

— Où est-il ?

— Il est en Angleterre.

Pas la moindre hésitation. Bel-Gazou est maintenant assise dans le vieux fauteuil, elle balance ses pieds déchaussés (allons, bon, où a-t-elle encore laissé ses sabots ?) et ne me regarde pas. J'ai l'impression de profiter, déloyalement, d'une hypnose passagère…

— Il te ressemble, dis ?

— Il me ressemble en plus blond. Surtout les yeux.

— Comment est-il habillé ?

— Le dimanche, en blanc. Mais pour tous les jours, il a un costume marin, avec une petite cravate rouge. Il ne veut que des cravates rouges.

« Il ne veut que des cravates rouges… »

Très loin, très loin dans mon souvenir, je vois se lever une pâle petite forme, — je ne l'avais donc pas oubliée ? — la créature de mes premières divagations d'enfant, une petite compagne inventée ; je la nommais Marie, et je lui faisais place le soir dans mon lit de fer… (« Mais quelle manie prend cette enfant de coucher sur l'extrême bord de son lit ? », s'écriait ma mère.)

…Elle s'appelait Marie, et ne voulait porter que des tabliers à carreaux. J'ai envie de confier ce détail à Bel-Gazou. Il me semble que cette confidence me hisserait très haut dans son estime. Il me semble qu'elle comprendrait, enfin, que nous sommes parentes, que nous sommes pareilles. Mais j'y renonce vite, par crainte du regard qu'elle a lorsque je lui raconte des histoires de mon enfance, un regard réticent, où la courtoisie apprise tempère l'incrédulité.

— Que fait-il en Angleterre, ton frère, Bel-Gazou ?

— Il fait les minitions, té.

Il n'y a rien à redire à cela, mais je suis choquée. C'est trop d'actualité pour un fantôme enfantin…

— Et que penserais-tu d'avoir une sœur, Bel-Gazou ?

— Meé, j'en ai une, voyons !…

— Ah !… Oui ? Elle s'appelle ?

— La Bellaudière.

— Simplement… Elle est plus grande que toi ?

— Je pense. Y a si longtemps que je l'ai vue !…

— Pourquoi ? Elle habite loin ?

— Hé, elle est faite prisonnière, la pôvre, chez les Boches…

— Encore ! C'est stupide !

J'ai parlé haut, et malgré moi. Bel-Gazou s'éveille, me rend son regard d'où l'étonnement et la gaieté ont chassé le mystère,

jette, avec une légèreté d'oiseau parleur, ce mot que tous lui apprennent ici :

— Té, c'est la guerre !

Et s'en va à cloche-pied vers la cuisine. Mais, restât-elle, je ne tenterais pas aujourd'hui d'ouvrir, contiguë au domaine point assez fantastique où Louis Tragomar tourne les obus, une autre patrie de fantômes, une zone de préservation où s'épanouirait, humble, oisive et tutélaire, Marie-au-tablier-à-carreaux…

Conte de Bel-Gazou à sa Poupée

Assis-toi dans le grand fauteuil, à cause que c'est Noël, ma fille. Vos mains, mademoiselle ? où vous les avez-t'y fourrées, pour qu'elles soyent aussi sales ? Enfin, passons là-dessus. Pasque c'est Noël, permission de ne pas se laver les mains. Et, en plus, vous aurez une histoire, pasque c'est Noël. Vous aurez pas celle que maman m'a racontée. Mais maman est tellement contente de me raconter des histoires pas très intéressantes… Tenez-vous droite, mademoiselle. Vous en avez de la chance de ne pas avoir une grande personne pour mère ! Mais les enfants ne sont qu'ingraquitude… indraticule… non, indrati… j'ai oublié comment qu'on dit… Tenez, voilà pour vous apprendre à rire de vos parents ! Un mot de plus, vous m'entendez bien ? un mot !… et j'appelle mon mari !

« … Y avait une fois une jolie poule noire, jolie, jolie ! Elle s'appelait Kikine de son petit nom, et son nom de famille c'était Orpington- Pure-Race. On y donnait le pain qui reste d'après le dé-

jeuner, et pis de l'avoine à l'heure du thé. Elle pondait tous les jours, tous les jours ! Mais, quand même, Kikine elle était pas contente pasque ses œufs on les lui prenait tous pour les porter au marché ! Alors la pauv' Kikine elle avait bien du chagrin. Elle disait :

« — Mon Dieu, que c'est-y malheureux, que je fais tant d'enfants que j'arrive pas à en élever un !

« Alors qu'est-ce qu'elle fait, ma Kikine ? Le jour de Noël, elle attend que le petit Jésus vient, et elle lui dit :

« — Bonjour, mon cher seigneur Petit Jésus.

« — Bonjour, Kikine, qu'il lui dit. Qu'est-ce que y a donc qui ne va pas, Kikine ?

« — Y a comme ça, qu'elle lui dit, que je fais des œufs tout le temps, et que j'arrive pas à en élever un, pasqu'on me les prend !

« — Et qui donc qui vous les prend, Kikine ?

« — Mais c'est cette Pauline de la basse-cour, toujours cette Pauline !

« — Et pourquoi qu'elle vous les prend, Kikine ?

« — Pour les vende, donc. Pasque, vous savez bien, Petit Jésus, que les œufs cet hiver i'z'ont renchéri à un point qu'on les vend tois francs douze sous la douzaine au marché de Brive, pasque c'est la guerre ! Que c'en est t'honteux !

« Alors le Petit Jésus il se gratte la tête, et il dit :

« — Bouge pas, ma Kikine, moi je vas arranger tout ça. Quand que tu auras pondu une douzaine d'œufs, tu les cacheras dans le

foin, et pis moi, à ce moment-là, je mettrai tois francs douze sous dans ton nid, à la place. Quand que Pauline é' viendra, eh ben, elle aura ses tois francs douze sous. C'est tout ce qu'é veut, cette Pauline, pas ? Et comme ça tu pourras élever tes œufs.

« Kikine elle dit : « Merci » bien poliment, et elle s'en va ponde ses œufs, jusqu'à tant qu'elle en aye douze. Un, deux, tois, quate, six, sept, neuf, huit, onze, douze !... Et pis é' les met dans le foin, cachés. Et pis, le lannemain, voilà cette Pauline qui vient chercher les œufs, et, quoi qu'é trouve ? Tois francs douze sous ! E' les prend, et pis é regarde ma Kikine qu'était là bien gentille, qui regardait si cette Pauline elle était contente. Cette Pauline, elle dit comme ça : « Ben, c'est sttrordinaire ! »

« — Mais non, Pauline, c'est pas sttrordinaire. J'ai pondu tois francs douze sous, alors t'auras pas la peine d'aller au marché !

« — Tois francs douze sous ! qu'elle fait comme ça, Pauline. Depuis la semaine dernière, c'est pus tois francs douze sous, c'est quate francs quate sous la douzaine, ça a raugmenté pasque c'est la guerre ! Et la semaine d'après ça raugmentera encore !

« Alors, la voilà qui se met à chercher dans le foin tout partout, et en criant en colère, — vous savez comment qu'elle est, cette Pauline, — et qu'elle trouve les œufs de ma pauvre Kikine et qu'elle les emporte !... Pensez !...

« Alors, ma pauvre Kikine s'en va toute désolée, et en s'en allant elle rencontre le Petit Jésus qui se promenait du côté de la remise :

« — Eh là ! mon Dieu, ma pauvre Kikine, quoi donc que vous avez ? qu'i dit.

« — Eh là, mon Dieu ! qu'elle répond, cette Pauline m'a encore emporté mes œufs, pasqu'il y avait que tois francs douze sous dans le nid !

« — Eh ben ! qu'i fait, le Petit Jésus, c'était-y pas bien le compte ?

« — Mon Dieu, non ! qu'elle dit, ma Kikine, v'là les œufs qu'ont raugmenté et qui sont à quate francs quate sous au marché de Brive, pasque c'est la guerre, et qui raugmenteront encore la semaine prochaine, pasque c'est la guerre !

« — Ah ! c'est comme ça ! qu'i fait, le Petit Jésus. Ben, on va voir ! À partir d'à présent, c'est pus la guerre ! Allez, ça y est ! une, deux, trois : c'est pus la guerre !

« Et qui c'est qu'a été bien attrapé ? C'est cette Pauline ! Elle en faisait une figure, pasque c'était pus la guerre ! Ah ! là là ! Et Kikine était bien contente, personne voulait pus de ses œufs et elle a élevé autant de petits enfants que ça lui a plu.

« … Seulement, vous savez comment qu'elle est, cette Pauline : elle s'est revengée sur la vache Sicandoise, elle lui a pris son lait pour le vende au marché pour pas que la vache élève son petit veau. La prochaine fois que ça sera Noël, ça sera la vache Sicandoise qu'ira trouver le petit Jésus ».

Bel-Gazou et le Cinéma

Qu'est-ce qu'on va voir, après les soldats, dis ?

— La Fille de la Forêt.

— C'est un fil américain ?

— Je crois… Ça t'intéresse, Bel-Gazou ?

— Oui. J'aime les fils américains.

— Pourquoi ?

— Pasque quand le monsieur i s'asseoit dans le panier d'œufs, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand je m'ai assise comme lui dans le panier d'œufs, à la cuisine, et puis quand j'ai ouvert le robinet de la baignoire comme lui ?

— Chut ! pas si haut !

— … Est-ce qu'on verra des enfants ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— J'aime bien quand y a des enfants. Pasque quand ils vont par-dessus le mur, dans le poulailler du monsieur qu'est à côté de la maison, et puis qu'ils font battre les poules ensemble, et puis qu'ils les attachent dans des serviettes et qu'ils les emportent, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand j'ai pris la poule noire et puis que je l'ai…

— Chut donc ! on n'entend que toi.

— Moi et pis la musique. Tu me liras ce qu'il y a d'écrit sur le tableau noir, pas ? Pasque, je sais très bien lire, mais y a des fois des lettres plus grandes que j'ai les yeux, alors elles n'entrent pas.

— Assez, Bel-Gazou, on commence.

— Oui… Ah ! c'est joli, cette petite maison en arbres en travers !

— C'est la maison du trappeur.

— Le trappeur, c'est un monsieur qui trappe des oiseaux ?

— On ne dit pas trapper, on dit attraper.

— Alors le ciné s'est trompé, c'est la maison de l'attrappeur ?

— Mais non… tais-toi. Regarde le beau petit bébé dans son berceau.

— Qu'est-ce qu'on lui fait ? Elle le lève, sa maman ?

— Non, elle l'emporte.

— Où, elle l'emporte ?

— Très loin, avec le monsieur, tu vois, qui l'attend dans la voiture.

— C'est son mari, le monsieur ?

— Non, voyons ; son mari, c'est celui qui a la grande barbe, le trappeur.

— Alors, elle s'en va aller avec l'attrapeur ?

— Non, elle s'en va avec l'autre monsieur dans la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que… Dieu, que tu es fatigante !

— Attends, attends… Elle va pas s'en aller avec le monsieur de la voiture, pasque l'attrapeur il lui reprend son petit bébé. Elle va revenir avec son bébé… Non… elle le laisse… Pourquoi ?

— Parce que… elle dit qu'elle veut vivre sa vie.

— Virsavie, ça veut dire laisser son petit bébé ?

— Non… oui… à peu près… Regarde le trappeur, comme il a l'air fâché !

— Qu'est-ce qu'il lui dit, à la dame ?

— Il lui dit qu'elle se conduit comme… Non, il lui dit… qu'on ne promène pas les enfants à cette heure-là… Alors… elle va se promener toute seule.

— Avec un monsieur.

— Chut ! on ne dit pas ces choses-là.

— Ce n'est pas un monsieur ?

— Si… Tu parles trop, je t'assure, tu m'étourdis. Regarde le pauvre trappeur.

— Il est pauvre ?

— Non, il est malheureux. Tu vois, il pleure Il est tout seul.

— Tout seul avec le petit bébé que sa maman l'a virsavi !!… C'est fini, l'histoire ?

— Non, ce n'est que la première partie. Tu vois, on recommence.

— Ah ! oui, voilà la jolie maison. Qu'est-ce que c'est, cette dame ?

— Ce n'est pas une dame, c'est une petite fille. C'est le petit bébé de tout à l'heure qui a grandi. Voilà son papa, le trappeur.

— Il a grandi ?

— Non, voyons, pas lui !

— Ça ne grandit pas, un trappeur ?

— Pas plus que les autres grandes personnes. Bel-Gazou… Oh ! si tu pouvais te taire une minute !…

(Silence. Péripéties sur l'écran. Bel-Gazou explosant :)

— Ça y est ! Ça y est ! il va venir !

— Qui va venir ?

— Le panier d'œufs ! La petite fille a commencé de casser les assiettes et les bouteilles et les chaises… Tiens ! aïe donc ! On va apporter le panier d'œufs ! (Elle applaudit.)

— Mais veux-tu te taire ! Ce n'est pas un film pour rire ! La petite fille casse tout…

— Pourquoi ?

— Pour expliquer qu'elle est sauvage, qu'elle ne veut pas vivre autrement que sauvage, et qu'elle n'ira pas, comme sa maman, dans la grande ville, qu'elle reste fille de trappeur…

— Alors, on va la fouetter ?

— Oh ! non… Les méchantes gens ont voulu l'emmener dans la grande ville, mais elle s'est échappée, tu comprends ? Alors elle leur montre comme elle est forte et sauvage ; elle leur dit :

« je vous défie de me prendre, je suis la fille du trappeur ! Regardez comme je brise ces chaises, ces assiettes, ces bancs, tout ! Voyez comment se comporte une fille de trappeur !

— Et on ne va pas la fouetter ?

— Au contraire !

(Long silence de Bel-Gazou.)

— Bel-Gazou, tu dors ?… Tu t'ennuies ?

— Non, je pense.

— À quoi penses-tu ?

— … Est-ce que c'est difficile de devenir trappeur ?

— Pourquoi ? Tu veux être trappeur ?

— Non… (Rêveusement.) Je demandais ça pour papa…

Les Bêtes et l'Absence

La jeune femme qui coud « en journées » n'aime pas beaucoup venir chez moi.

— Bien sûr que c'est sain et comme dans le bois, dit-elle, mais n'empêche que c'est très seul. Et puis, qu'est-ce que vous voulez : c'est Auteuil.

Je me garde de discuter ce dernier grief, qui est sans appel. La neige, longtemps immaculée ici, a pu transformer le talus fortifié en petite Suisse, le soleil précoce dorer la pelouse du champ de courses et forcer l'écorce des sureaux déjà verdissants : n'importe, pour ma petite couturière, c'est quand même Auteuil, et les remparts boisés, refuge des enfants et des nurses, seront toujours pour elle « les forts », mot riche en mystère nocturne, en horreur romanesque…

— Ce que vous devez vous ennuyer ici, me dit-elle l'autre jour, à présent que vous n'avez ni votre mari, ni votre petite fille…

Mon silence lui fit craindre de m'avoir peinée, car elle ajouta gentiment :

— C'est vrai que vous avez encore vos bêtes pour vous tenir société. Elles sont bien fidèles, ça égaie.

Je me permis de lui répondre : « Oui, elles sont bien fidèles, et c'est pour cela qu'elles n'égaient pas, pas toujours. »

Bêtes bien fidèles ! quel miroir vous tendez à mes soucis… La chienne bull regrette l'enfant laissée à la campagne. Il ne s'agit pas d'un de ces désespoirs canins qui refusent la nourriture et le jeu. D'ailleurs, cette chienne-ci, en fine bouledogue, n'avoue jamais, ne crie pas, cache la patte qu'un pied vient de lui meurtrir ou la morsure que lui fit un chien. Elle porte donc son regret dignement, sauf qu'une silhouette de fillette la trompe, alors elle court… Mais elle revient après, sans courir, et il y a des heures où l'on supporte mal, dans le regard d'un chien, l'expression de la déception humaine…

La chatte de Perse, âgée et qui ne vieillit point, bleue comme une violette pâle, bleue comme un uniforme un peu passé, cherche quelqu'un, vêtu aussi de bleu. Elle l'attend et s'asseoit à l'heure des repas, sur la table, toujours au même coin, à côté d'une place vide ; elle surmonte sa timidité distinguée, son horreur des camions et des chevaux, et s'en va réclamer l'absent sur la route, à chaque passant bleu. Elle traverse la chaussée toute seule, et risque vingt mauvaises rencontres avant d'arriver au bastion où logent des hommes en bleu. Elle est si belle, d'une condescendance si persane, que les soldats l'accueillent en reine,

et qu'un sergent me la rapporta dans ses bras : « Elle miaule beaucoup, dit-il, et pourtant elle n'a pas faim. Je ne sais pas ce qu'elle demande…

Quant à la chienne beauceronne, incorruptible et qui n'appartient qu'à un seul, elle n'erre ni ne cherche : elle sait. Il y a deux ans, elle venait de naître. En deux années d'existence, comment s'est formée cette sagesse, un peu austère et dédaigneuse ? L'absence, l'attente n'ont pas plus de secrets pour elle que pour moi. À mes pieds, son immobilité voulue me dit : « Je ne me repose pas, j'attends. Toi, tu lis, tu écris, tu parles, tu ris, — mais moi, j'attends. »

Elle ne bondit pas au coup de sonnette, elle ne se détourne pas, par erreur, vers un homme vêtu de bleu. Elle sait, elle attend. Elle n'entre jamais à l'étourdie dans une pièce vide, comme fait la chienne bull qui va pour « dire bonjour » et s'étonne : « Tiens, Il n'est pas encore revenu ! » Parfois, la beauceronne noir et feu sourit à ses souvenirs et bat mollement de la queue, lorsqu'un officier bleu lui rappelle — grand, le pas long, — celui que son cœur a choisi. Ce n'est qu'un sourire pour elle-même, et non une avance à l'étranger.

Mais un jour que son maître, revenu à l'improviste, approchait, à pied, de la maison, la beauceronne le pressentit à distance, hors de vue : elle s'élança, terrible, arrachant de mes mains la laisse, avec un cri d'angoisse, car elle voulait surtout, me jetant de côté et me devançant, elle voulait l'embrasser la première, et que je fusse seulement la seconde…

Le Retour des Bêtes

C'est une demeure très ancienne, dans un lieu désert et haut, que depuis trois ans j'évitais. Je la savais tapissée d'images, visibles pour moi seule et pour quelqu'un d'autre qui n'y peut venir…

J'y dus pourtant aller, un jour du dernier bel automne. Et comme je détournais lâchement la tête pour ne point voir les scellés de vigne-vierge tendus en travers des persiennes jointes, j'aperçus que la terrasse et ses degrés reluisaient de poules, noir-vert métallique, accroupies sous le soleil de midi. Une indignation ménagère sécha mon attendrissement, et je chassai les envahisseuses, avec des : « Ch !… Ch !… » et de grands gestes de bras. Elles se levèrent, avec cette raideur rhumatisante des volailles dérangées pendant la sieste, et les plus braves me toisèrent, de profil, debout sur une patte de cuir bleu.

« Les poules sur la terrasse ! » répétais-je en moi-même. Les poules, autrefois respectueuses d'une limite à peu près idéale, les poules, au fait de leurs droits de bornage autant qu'un propriétaire rural, et qui maintenant descendaient à regret les marches, d'un air processif : « C'est bon, nous nous retirons pour l'instant, mais… nous allons consulter… »

Mon indignation durait encore, pendant que j'ouvrais des portes collées à leurs chambranes. Comme je poussais une lourde paire de contrevents, quelqu'un dans l'ombre me jeta sur le visage une dentelle soyeuse, un tulle adhérent et impalpable : les grandes araignées des jardins, doublant l'effort extérieur de la vigne-vierge, avaient condamné en dedans l'issue. La brusque lumière paralysa l'une des tisseuses, qui demeura sous mes yeux,

balancée dans son hamac déchiré, me laissant admirer le velours de sa panse en gousse d'ail et sa croix de Templier.

La première nuit fut longue, troublée de cris de rats, de craquements de commode, d'un jacassement bas au-dessus de l'âtre éteint. Ma lampe, rallumée à plusieurs reprises, éblouissait chaque fois une chauve-souris prisonnière, qui heurtait mollement les colonnes du lit et se reposait, pendue la tête en bas, à un rameau de fer forgé, comme la dernière poire d'hiver à l'arbre nu. Puis elle tombait et ne touchait jamais terre.

J'entendis aussi, à la fin de la nuit, un battement lointain, faible et agréable, comme le bruit que fait un insecte enfermé dans un tambour. Au soleil levé, il grossit, s'enfièvra, et me conduisit à un réduit sans volet, mi-bibliothèque, mi-resserre à jouets d'été : il bourdonnait d'abeilles. Des abeilles, des milliers d'abeilles, d'or dans le rayon horizontal, brunes sur la paroi claire, en grêle rebondissante contre les vitres, — toute une république d'abeilles !...

Elles entraient et sortaient par la brisure triangulaire, à tout moment obstruée, d'un carreau ; mais l'entrée de leur secrète demeure s'ouvrait entre deux pierres de l'embrasure : un hiatus oblong, ciré sur les bords par les petites pattes griffues. Quelle œuvre urgente, quel drame hiérarchique les rendait grondantes et divisées ? Ma présence ne les émut pas davantage, et je vis qu'autour d'un bras de lampadaire se collait incessamment, pour se désagréger après, puis s'agglutiner encore, une pulpe mouvante d'abeilles...

Je sortis, craignant la colère des travailleuses. Une chambre au moins, celle de la tour, celle qui s'environne d'une si absurde

et périlleuse collerette de pierre, d'un chemin de ronde sans garde-fou, — celle-là, du moins, m'offrirait le refuge que je préfère, d'où l'on voit si loin, par-dessus un abîme de verdure ; — celle qui, chauffée l'hiver et l'été par le soleil, sent le blé battu et la toile cuite… Un chat-huant grand comme un ange s'éveilla de son somme de midi quand j'ouvris la fenêtre ; il hésita, tourna en aveugle, et se confia enfin à un chêne qui gardait tout son feuillage.

Que de bêtes, que de bêtes ! — partout des bêtes… D'une cime d'arbre, à côté, une famille de geais m'injuriait déjà, mais ne s'en allait pas.

Je m'accoudai pour les entendre, et trois fois en peu d'instants je me retournai sans motif, ¬ sans autre motif, veux-je dire, que le malaise au creux du dos, la ligne de peau hérissée qu'y trace un regard intense et furtif… Je cherchai derrière moi, et d'abord ne vis personne, — pas même, hélas ! de revenant… Mais à la fin je découvris, — boulée sur une branche, au niveau de mon visage, et si proche que son évidence même me l'avait cachée, — une fouine aux yeux noirs, grasse, blonde, sa queue fournie bien rangée à son flanc, et qui m'observait. Si proche, vraiment, que je voyais respirer ses petites narines passionnées ; si proche, qu'en me penchant j'aurais pu lui tirer sa belle queue soignée… J'étendis le bras, en effet, et elle coula le long de l'arbre.

Mais elle ne s'était pas enfuie d'abord, ni les geais, et les abeilles m'avaient dédaignée. À cela je connus, non seulement l'abandon de la demeure, mais encore que les hommes, maîtres du sillon et de la forêt naguère, n'étaient plus que les hôtes insolites de nos campagnes. À cela je connus le retrait de l'homme et l'avance, encore timide, de l'ancien occupant. J'estimai l'oubli qui

commençait, et combien la bête, rompue à nous fuir, perdait déjà les traditions de sa prudence.

Et j'endurai une amertume nouvelle, comme si de gracieux arcanes — un bruit d'abeilles, un rire de geais, la griffe pourpre d'une vigne imposée sur une porte close, le plaisant affront d'une bête fine, — n'eussent fait qu'écrire pour moi un mot, le mot, toujours le même mot : la guerre… la présence de la guerre… la longueur de la guerre…

Présages

Ma chère, vous savez que cet hiver précoce ne va pas être bien long ? Les écureuils ont fait, paraît-il, des provisions plus petites que l'hiver dernier.

— Oui ? Ça ne m'étonnerait pas. Les chatons des noisetiers sont en avance…

— On m'écrit de la campagne que les terriers des bêtes sont moins profonds que l'an passé…

Elles se taisent un moment, puis une dernière voix féminine — charmante, comme suspendue très haut dans l'air, une voix faite pour porter, en tremblant d'exaltation et d'espoir, des nouvelles de résurrection, d'aube heureuse sur le monde, — dit :

— Les oignons n'ont que deux pelures, au lieu de six l'autre année : c'est signe d'hiver court et clément !…

Autour de celle qui a parlé, j'entends qu'on s'assemble et qu'on s'émerveille. Je veux, à la faveur du crépuscule, me la figu-

rer longue et volante à travers la chambre, avec une robe qui dépasse ses pieds, et des cheveux soulevés par un vent qui étirerait, dans ses mains, la banderole gothique où l'univers peut lire que :

« L'oignon n'a, cet hiver, que deux pelures ! » Au-dessous d'elle, suscité par le doux bruit des pronostics agrestes, et pour achever mon tableau de féerie enfantine dessiné par Delaw, j'invente l'Oignon, tout rond, chevelu de racines et vêtu de son double camail de pelures dorées…

L'année qui vient de finir a vu le krach des pythonisses. Bien mieux que les interdictions policières, c'est la déception renouvelée qui a détourné de la liseuse d'épingles, de la voyante à la bougie, de la voyante au verre d'eau, l'anxiété, la langueur féminines. Cette demi-douzaine de femmes que voici n'ont-elles pas fêté l'année naissante, en 1917, par une bonne tournée, à frais communs, chez les somnambules et cartomanciennes ? Je pourrais chercher, sur la table verte où fume le thé sans lait, les Épées, le Pendu, le Squelette des tarots, et même le « chien de pique » ; ces jouets menteurs ont rejoint, dans un tiroir qu'on n'ouvre pas, le crochet d'écaille et la pelote de laine gris-bleu, pêle-mêle avec les petits drapeaux emmanchés d'une épingle, qu'on plantait sur la carte d'Europe, en 1914, en 1915…

Elle n'est point sans grâce, la ferveur nouvelle des femmes, qui quête des oracles auprès des dieux païens, et, pour lire au delà de cent jours d'hiver, pour connaître le sort de nos armées, va se fier à la feuille, à la graine, suivre le vol triangulaire des oiseaux migrateurs, épier les gestes de la bête terrée, interpréter la sagesse obscure, — et que nous n'avons pas su même nommer, — du bourgeon et du tubercule…

J'ai cousu, pour mon amie Valentine, un grain d'avoine barbue sur un carton, afin qu'elle consultât, curieuse du temps qu'il fera, le mouvement hygrométrique des cornes de l'avoine, antennes spiralées qui s'inclinent à gauche ou à droite, selon l'humidité ou la sécheresse. Ce joujou amuse mon amie :

— Vous savez, me disait-elle hier, les barbes de l'avoine sont à droite depuis ce matin.

— Oui ? C'est qu'il va dégeler.

— Non pas, assura-t-elle avec un désarmant sourire, c'est que j'aurai ce soir une lettre de mon mari. Ça n'a jamais manqué, c'est un signe certain !

Errements touchants de l'amour, — si je donne une boussole à mon amie Valentine, l'aiguille bleue lui indiquera, — « tenez, voyez vous-même ! Au nord, tout à fait au nord ! » — un point de la Somme où son mari veille et se bat…

Elle est là, penchée au-dessus du feu de bois, parmi trois ou quatre jeunes femmes. Elles rient, elles ont bu du thé, mangé un gâteau ; elles n'échangent que des paroles d'espoir, de confiance ; aucune pourtant n'ignore la fragilité de son sort, ni les menaces que porte cette heure, ni que la Seine charrie des glaces au lieu de charbon ; elles savent que de l'autre côté de la vitre commence une nuit pétrifiante d'hiver, une nuit qui entr'ouvre, au loin, des doigts gelés d'où glisse l'arme, mais… mais les cornes de l'avoine ont viré vers l'Est, et l'oignon n'a que deux pelures !

Moi qui voulais, pour ce groupe serré, misérable malgré le feu et les fourrures, inventer un présage magnifique qui eût occupé, deux semaines ou trois, ces isolées, je ne trouverai rien de plus

beau que celui-ci. L'oignon n'a que deux pelures, cela est vrai, cela est inconcevable. Que sait-il de l'hiver, et comment le sait-il ? Le message qui atteint l'animal, avant que la terre ne s'ouvre ou vomisse le feu, la plante ne le reçoit-elle pas aussi ? Et pourquoi des fibres, délicates assez pour pâmer à l'approche de la chaleur et ressusciter à cause d'une pluie encore suspendue, ne détiendraient-elles pas, en même temps que la prévision du cataclysme, la certitude de sa fin ? Un oiseau célèbre, en pleine tourmente, l'accalmie. Une petite bête thésauriseuse voit par delà cent jours à venir ; un bulbe, en dépit du froid précoce, montre sa nacre sous deux robes légères…

Monsieur Angot, songez-vous comme moi qu'il y a sans doute quelque part, pressée sous la terre durcie, ou nue dans le vent cruel, une créature végétale, bulbe, graine, racine, cryptogame, pour qui l'ouragan déchaîné par l'homme n'a plus de secret, un être déjà préparé au silence futur, — un être qui sait quand finira la guerre ?…

Une Lettre

J'ai vingt-trois ans et trois mois ; je suis sergent. Je voudrais me marier. Je voudrais me marier tout de suite.

Si je m'adresse à vous, que je connais peu, c'est que je suis pressé, et que mes parents, vous le savez, vivent en rentiers modestes, retirés dans une banlieue de Paris, où ils attendent les lettres de leur fils unique en compagnie de mon grand-père, mon oncle, — un petit cercle de briscards qui comble mes permissions de plaisirs vertueux.

On peut être ensemble un petit jeune homme et un vieux soldat, — pour vous servir. Or, vous servir, je ne fais que ça, justement, depuis trois ans. J'en reviens, de vous servir, et on nous laisse souffler dans un petit village que je n'ai pas le droit de nommer. Combien de jours, ou de semaines, m'y reposerai-je ? Je n'en sais rien, mais je sens que le temps presse, et je veux me marier.

Depuis trois ans bientôt, le vétéran qui vous écrit a connu, perdu, retrouvé, pleuré ou gardé cent camarades de tout poil et d'âges divers. Vous dire que je suis né réfléchi, réservé, et même un peu méfiant, c'est vous faire comprendre que j'ai, en trois ans, écouté plus que parlé et raisonné autant qu'observé. Ils m'en ont raconté, mes amis, de quoi remplir des volumes, — et je ne fais allusion ici qu'aux histoires d'amour. Cent histoires d'amour ! Vous croyez, madame, qu'elles doivent se ressembler toutes ? Voilà ce qui vous trompe. Vous voulez, du moins, les diviser en amours heureuses et en amours malheureuses. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, par distraction arithmétique. Mais je n'ai pas pu continuer, parce que j'ai vu trop d'amours émigrer brusquement, ou lentement, de la première catégorie dans la seconde.

Sans me décourager, du genre j'ai passé à l'espèce, pour constater quelle supériorité gardait, dans l'histoire amoureuse du soldat, l'homme marié sur le célibataire. Entendons-nous : il y a des liaisons qui valent des mariages, et celles-là je les ai versées à la conjugalité. Mais les autres ? Au début de mon engagement mes camarades du … m'ont ébloui, moi petit serin de jeune homme rangé, par la fougue épistolaire de leurs belles amies et de leurs femmes légitimes. Photos, lettres délirantes, fleurs entre

les pages, colis de friandises et précieux cache-nez de soie, ils ne m'ont rien épargné, et j'ai pu souffrir, sottement, de la maîtresse que je n'avais pas connue. Des amantes passionnées ont écrit tous les jours, pendant des semaines, puis toutes les semaines, pendant des mois. Et puis la carte postale a remplacé l'enveloppe bleue ou mauve, et puis… et puis plus rien. Je généralise et je raccourcis, — je vous ai dit que je suis pressé, — pour aller plus vite et vous frapper davantage. Madame, j'ai vu des figures jeunes comme la mienne, plaisantes comme la mienne (on n'est pas à faire peur !) devenir sombres, maigrir des pommettes. J'ai vu des types épatants réduits à rien par la « crise du vaguemestre », et dépérissant d'attendre une lettre. Mais j'en ai vu aussi qui, l'ayant reçue à la fin, tombaient assommés. Quand leur silence fondait en pleurs et en confidences, on ne me faisait pas grâce non plus du billet de rupture ou de la dénonciation anonyme. Et moi, qui n'avais pas même laissé une petite cousine à Colombes, je tremblais par contagion, je prenais la fièvre d'isolement, le cauchemar d'abandon…

Pendant ce temps-là, l'autre bord, celui de la conjugalité, tenait comme Verdun lui-même, et je m'y réfugiais pour avoir chaud. Mais là aussi on m'accablait de confidences ; on me lisait des bouts de lettres, on m'exhibait le portrait du dernier-né, la photographie de la petite communiante, le groupe des quatre marmots autour de leur maman. On m'achevait avec des douceurs : « Tiens, gosse, enfile-toi ça, c'est du pâté de foie de cochon qu'elle fait soi-même, ma borgeoise ! » Ou bien : « Cher ami, vous ne refuserez pas cette aile du poulet envoyé par ma femme ? » Mes colis, des colis de parents, mes lettres d'oncles, mes chandails de grand'mère, injustement je trouvais le tout, par comparaison, un peu fade… Ils me semblaient, mes amis, ces

maîtres d'une femme et d'un foyer, ils me semblaient solides, costauds, assis dans leur sécurité, et auprès du Baudru, le terrassier au pâté de foie, Nourrisson lui-même, Nourrisson le millionnaire, bardé de cigares chers et de billets bleus, avait l'air d'un pauvre. Le risque de la mort ne les menaçait pas tout entiers, ces riches.

— Si j'y reste, disait l'un deux, je ne m'en fais pas ! J'ai mon garçon, l'aîné, qu'est déjà bien dessalé… La boîte marchera quand même…

— Mourir ? Je n'aimerais pas cela, évidemment. Mais elle a tant de courage, je suis si sûr qu'elle vivra comme elle doit, sans moi ou avec moi…

Madame, j'en ai assez ! Vous m'avez compris : je veux ma part. Ma part, c'est une femme d'abord, une vraie, et puis un enfant, des enfants. Après tout, le fils de Mme de B…, qui a vingt-deux ans, est père. Le lieutenant D…-B…, vingt-trois ans, évadé d'Allemagne, se fiance en touchant la terre de France. Serge P.-V. se marie après-demain, il a vingt et un ans. Et combien d'autres ! Vous voyez, je retarde. Vite, madame, mariez-moi. Puisque nous sommes forcés de mettre les générations doubles, mariez-nous. Qu'on donne à notre avidité une « part d'homme » ; chargez-nous de lourds devoirs que nous porterons en riant, et de félicités si graves que nous en demeurerons muets et pleins de larmes…

La Nuit Paisible

N'est-ce pas, nous avions oublié que c'était si beau, une nuit paisible ? Il ne faut pas douter que, dans Paris, des cœurs, à peine rassurés, écoutent et savourent, du soir à l'aube, le hasard d'une douce nuit. Prompts à une alarme nouvelle, les voici ramenés au guet mi-assoupi, à l'obscure gratitude que versait, sur notre ancêtre des cavernes et des huttes lacustres, la chute du jour.

Àquel âge de cette planète appartenait-elle, la famille auprès de qui je passai la nuit qui suivit le pire raid ? La jeune femme était étendue sur un lit, entre son fils, qui dormait tout vêtu, et sa nourrissonne de dix mois, qui tétait. Elle était là, tranquille et à l'affût, ses cheveux au long du visage, et elle tenait, fixés sur la fenêtre, des yeux de chasseresse. Pour un bruit insolite, elle se souleva puis se recoucha, et l'enfant qui tétait suivit son mouvement, suspendu au sein : ainsi font les louves et les chiennes, traînant leurs jeunes à leurs mamelles, — ainsi faisaient les femelles des hommes au commencement du monde… Celle-ci, enchaînée à ses petits, souriait au silence, à une cloche sonnant au loin les heures, écoutait dans la ville des tressaillements familiers qui annonçaient la venue prochaine de l'aube. Quand je voulus partir, le garçon de cinq ans s'éveilla et demanda : « C'est l'alerte ? — Non, non, dit sa mère. — Ah bon !… Tant mieux… » et il se rendormit.

« C'est l'alerte ? » Quel calme… Tout, dans ce nid sous les toits, était prêt, choses et gens, à la catastrophe suivante : couvertures et pliants, une bouteille de lait, et la petite de dix mois épinglée dans un tricot blanc. Mais, grâce à toi, nuit paisible ! — les heures passaient, noires et pareilles…

Je partis ; la brume, encore épaisse au ras du sol, commençait à se mouvoir lentement, brassée par l'approche invisible de l'aube. Je rencontrai un cheval et un cocher qui s'en allaient, distraits, lents, et comme éloignés de ce monde. Ils m'emmenèrent, puis me laissèrent au Trocadéro, et replongèrent, indifférents, dans l'ombre. J'entendis un moment le grelot du cheval et le petit air gai que sifflait le cocher, tandis que je descendais vers ce silence sylvestre, vers ce parfum humide de jardins et de terre qui révèlent Auteuil et le Bois.

Le silence, le parfum, le murmure d'une brise faible entre les branches nues, tous ces charmes, oblitérés par une longue habitude, la nuit paisible me les rendait, et mes pas accoutumés, mes mains sans défiance, tâtaient les repères d'un chemin connu. Sur le trottoir, le brusque vallon d'une entrée cochère, — plus loin sur ma tête le frôlement d'une basse branche de pin — puis, derrière une grille, des chiens bas-rouges, muets et vigilants, qui m'écoutent passer et soufflent sur mes doigts à travers les barreaux… Le petit pont jeté sur la voie ferrée, l'avenue sans réverbères qui sent l'étable longtemps après le passage des troupeaux de bœufs et de moutons, je les trouvai avec une sécurité d'aveugle.

Que tu étais belle, nuit paisible ! Un ronron de grand fauve bourdonnait là-haut, — quelque avion veillant sur l'énorme sommeil de la ville. À cause d'un fil de lumière qu'elle vit à ma fenêtre ouverte, une chouette se brancha dans un platane, tout près, et bavarda à demi-voix. Chouettes et chevêches sont ici familières et se montrent dès le crépuscule, mais je les avais un peu oubliées, à force de les entendre. Qui donc marcha, à la même heure, dans l'avenue sans lumière, d'un pas nonchalant chaussé de semelles fines ? Un habitué, comme moi, de ce quartier qu'on n'éclaire

pas, un passant qui trouvait, comme moi, un goût bien heureux et bien nouveau à la nuit sereine.

Quand vint le sommeil, appelé par la fatigue, un vol bref de songes se leva, tout juste assez distincts pour que je me souvienne qu'ils cherchaient déjà, dans le lendemain proche, la saveur puissante d'aujourd'hui menacé : « Demain… demain le soleil, — quelques heures claires sont à nous, puis… qui sait ? De nouveau la nuit, et quelle nuit ? Il n'importe. Ceux qui peuvent sans moi continuer ma vie respirent au loin. Le matin est là. La lumière du printemps, sur les sureaux précoces… Le taillis d'épines chargé d'oiseaux — passereaux en boule, merles, verdiers au jabot de jade — le soleil à travers une petite aile en éventail… Et puis, plus tard ? Et puis, rien. Personne ne sait davantage. C'est assez, c'est assez… »

Une Réponse

J'ai lu, mardi dernier, la lettre, que vous publiâtes ici, d'un jeune sergent de vingt-trois ans qui veut se marier. J'y réponds.

Je suis la jeune fille à marier. Vingt-cinq ans, une terre de quarante hectares en province, quelque argent. Votre sergent, prétend-il, n'est pas à faire peur ? Croyez que je n'épouvante personne et que je suis blonde. Aime-t-il mieux les brunes ? Voici ma cousine, comptable dans une banque, ou sa sœur la châtaine, deuxième secrétaire d'un grand avocat. Gaies, instruites, jeunes mais mûries par quatre dures années, nous voici, nous trois — et quelques millions d'autres, bonnes, que dis-je ? exquises à marier, et qui ne nous marions pas.

» Nous ne nous marions pas. Mais, ouvrières utiles et sans sexe d'une ruche innombrable, nous regardons de loin convoler nos reines… Qui donc, nos reines ? Mais les femmes, madame, les veuves, jeunes ou non, et les divorcées. Pourquoi elles, et non pas nous ? Je vous cite Mme G…, qui passe gaiement la quarantaine, fiancée à l'un des plus jolis aviateurs de France. Puis Mme B…, qui divorça avec bruit il y a un an, prétend maintenant assurer le bonheur d'un alpin qui pourrait être son fils. Mme F…, héroïne cinquantenaire d'un procès assez douteux, va épouser un lieutenant qui a l'air d'une jeune fille… Pour le coup, dites-vous, c'est une question, assez vilaine, de dot ? Détrompez-vous, madame, l'officier est deux fois millionnaire !

» Vous souriez, madame, en pensant que j'incline à muer en péril public mon petit danger particulier ? Je n'insiste pas et m'en retourne dessiner — fleurs de soucis et feuilles d'absinthe mêlées — un projet de guirlande pour mon bonnet de sainte Catherine…

D'autres, à ma place, n'hésiteraient pas. Ils marieraient le lieutenant de vingt-trois ans à la jeune fille. Mais voilà que cette enfant méfiante, qui écrit en femme vexée, met à mon enthousiasme les menottes de la circonspection. À cause d'elle, je me rappelle le mariage, l'an dernier, du lieutenant X… avec la « belle madame Z… » — nommer celle-ci « belle madame » c'était longue habitude, encore plus que courtoisie… Tiens, et le beau D…, qu'on fiançait dernièrement avec une jeune fille presque aussi belle que lui ? Il a laissé la fiancée, il coule des permissions béates dans le demi-jour, la chaleur parfumée, la cuisine diplomatique, chez M de T…, qui ne cache pas son bonheur et rajeunit sans discrétion. Et cette pauvre petite Kiki M…, « la Kike »,

comme l'appelaient ses amis, on sait pourquoi elle est devenue infirmière : à la veille de son mariage, son fiancé, un capitaine, lui préfère… la mûre, et d'ailleurs charmante, Mme La Kike mère…

Jeune fille aux soucis, vous m'épouvantez. À nous deux, nous pourrions citer une dizaine de ces couples, qui satisfont mal l'ail, la morale et l'imagination. Où allons-nous ? Quelle est cette aberration ? Cherchons-en la cause sinon le remède. Il me semble bien que je l'ai déjà connue avant d'apprendre ses effets, sans quoi cette confidence anonyme cueillie, dans le métro, ne m'eût pas tant frappée. Un ouvrier réformé, blessé de la guerre, disait à son camarade : « Qu'ess-tu veux, oui, je me suis marié. Elle est pas toute jeune, comme beauté y a mieux. Mais quoi ? de son premier mari elle avait un ménage tout monté, et bien astiqué, rien qui manque, mon vieux. Elle me disait : « T'as qu'à venir et à te laisser vivre sans penser à rien, tel que dans une hôtel à Nice. » C'est ce que j'ai fait. J'ai rien à penser… »

J'ai dîné et passé une soirée, jeune fille mécontente, chez Mme de T…, en même temps que ce beau D…, qu'elle a enlevé à une rivale adolescente. Cet irrésistible n'avait pourtant pas la mine d'un conquérant. Posant sur toutes choses un sourire enfantin et un peu vide, il ressemblait encore, quoique guéri, à un convalescent. Mme de T… le couvait de loin, avec une infaillibilité admirable. Pas une seule fois il n'eut le temps de chercher de l'œil la carafe ou le sel, à table, ou le cendrier à l'heure du cigare. Un verre de fine vint éclore par magie sous sa main à côté du cendrier, et il y eut précisément, devant le fauteuil que D… élut, un tabouret bas pour qu'il étendît sa jambe. L'hôpital, la nursery

même n'avaient jamais prodigué à l'héroïque Don Juan des soins plus complets ni plus alanguissants.

Vous m'entendez, jeune fille ? L'hôpital, la nursery… Lorsque des millions d'hommes ont eu la force d'être, loin de la femme, plus que des hommes, la première femme qu'ils appellent n'est peut-être pas l'amante. Le zouave qui fut mon père n'avait gardé des champs de bataille qu'un seul souvenir pénible : le cri, le soupir, qui errait, sorti des bouches fraîches et des barbes grises : « Maman… » Vos bras, jeunes filles, font le geste des suppliantes, prêts à se suspendre à des épaules qui ont porté le poids d'un monde : bras légers, assez lourds pour qu'on les craigne. D'autres bras féminins ouvrent un refuge équivoque et complet, promettent ensemble la protection, l'amour, la ferveur des servantes que rien ne rebute, et le héros, exténué, s'y couche… Pour combien de temps ? Je ne sais, mais je ne crois pas, puisque j'admets qu'elle existe, à la durée de cette « crise d'orphelinisme ». Attendrez-vous sa fin, jeune fille aux soucis, ou bien voudrez-vous, impatiente, combative… Mais non. Votre printemps ne saurait frelater sa grâce, ni verser, sur sa verte gerbe, les philtres qui sont parfums encore et corruption déjà. La victoire, la vôtre, viendra vite, et sans combats.

Les Foins

Ici, dès l'arrivée, on sent le cours de la vie, ralenti, élargi, couler sans ride d'un bord à l'autre des longues journées. Juillet : l'herbe a fini de croître, la feuille ne grandit plus, les couvées emplumées ont pris leur vol ; l'été, à son apogée, semble mourir

d'une fastueuse mort, arrêté en pleine richesse par la flèche d'un soleil sans merci.

Comme il resplendit, ce juillet limousin, aux yeux sevrés depuis trois ans d'azur, de vert, de terre sanguine ! Chaque heure fête tous les sens. Un son, nombreux comme le battement du sang dans la conque des oreilles, accourt de tout l'horizon visible, s'étale en nappe d'harmonie égale, nourrie, que crèvent de moment en moment le cri d'un coq, un meuglement nonchalant, une cigale, un geai… L'air embrasé tremble sur les prés comme une aile transparente. Au bord de la rivière, les vernes à la feuille froide protègent la reine-des-prés, le chanvre rose et la saponaire, si mêlés qu'on cueille ensemble leurs tiges amères et leur bouquet un peu fade, blanc, rose et mauve… Un sentier, que la menthe argente, est une voie de parfums, rabattus au ras du sol par l'encens orangé d'un tilleul en fleurs…

Du lait, sous la vache brune, mousse, doré, dans le gobelet fourbi que nous tendons au berger. Les poires tavelées jaunissent, la dure pêche prête au vent brûlant sa joue sombre. Froissons, au passage, l'estragon, le thym et la sauge, et coupons, pour honorer la grande salle, fraîche derrière ses volets clos, la fleur royale, bleue comme la flamme de l'alcool, des artichauts épanouis… Au loin, un champ de blé, hier vert, sera jaune demain…

Abondance des biens dispensés par la pluie, mûris par le soleil ! Quelles louanges vous donner, qui ne soient pas indignes ? Nos cœurs, surmenés et contraints depuis trois ans, se dilatent peureusement, remercient avec crainte toutes choses, — toutes choses épargnées par la guerre, éloignées miraculeusement de la guerre.

Épargnées ? Hélas ! le foin est encore sur les prés, debout ici, là couché par vingt averses, ailleurs fauché et jaunissant. Les pluies tardives sont taries enfin, et les femmes, les vieillards, se lamentent sans paroles devant un trésor que des bras d'homme devraient sans délai étreindre, lier, abriter dans les fenils embaumés — et des bras d'hommes robustes et rapides ! Parfois la faux suffit, mais souvent l'herbe consternée réclame l'antique faucille. Des bras d'homme, pour râteler et charger, entre deux orages, la toison coupée de ces longs prés de rivière…

Victorieuses jusqu'à présent, les femmes pliant sous l'excès de travail, diminuées par la solitude, sont près de faiblir, Juin ruisselant a mis en péril la vie, vienne l'hiver, du bétail et des chevaux.

Les secours sont trop rares, et tardent trop. Pourtant nous avons l'exemple des râteleurs enfants qui tous travaillent aux foins qu'on a pu faucher. Dix ans, celui-là ? Et huit ans, celui-ci ? Peut-être moins. Mais regardez donc ce vieux faneur, suivi, comme de son ombre courte, d'un marmot de quatre ans, qui manie un râteau à sa taille…

N'importe, elle est bien légère, la bouchée de foin que portent, vers les charrettes, de si jeunes bras. Sauvera-t-on la récolte, inondée, puis séchée, puis battue de nouveau par la grêle, et dont les remous jaunissants fermentent ?… L'odeur, l'odeur souveraine que nous buvons avec délices, l'odeur du foin au crépuscule emplit de larmes et de souci les yeux graves de nos paysannes.

Confidences sans Signature

J'ai reçu, en réponse à ma « Réponse », quelques lettres, lettres de femmes, s'entend. Que ne puis-je les publier ici ! Protégées par l'anonymat, mes correspondantes m'ont versé le flot, amer et sans digues, de leurs confidences. Pour une, jeune fille encore en Janvier, qui m'écrit : « J'aurais mieux fait, Madame, de laisser celui qui est mon mari à l'une de vos veuves à succès », quatre ou cinq autres lettres me viennent de femmes jeunes encore, à qui la guerre enleva leur amour ou leur très chère habitude, et qui veulent vivre, qui refusent d'être « ce monstre, une femme seule ! ». Ou bien le hasard m'a comblée, ou bien le féminisme le plus mal entendu perd du terrain…

Mais mon attention s'attache surtout à six feuilles couvertes d'une écriture précipitée, qui s'étale ici, se serre plus loin, se couche puis se redresse, — une lettre expressive comme un dessin, un croquis d'après le nu… La femme qui me l'a écrite ne montre pas, j'en suis sûre, cette écriture-là à ses intimes, pas même à un journal secret. Point de grossièreté, pourtant. Une sincérité terrible, un besoin de revendiquer le seul bien qui donne à la femme « l'air riche ! » Je cite ce mot, que je trouve beau. J'en vais citer d'autres, avec le regret de ne pas vous confier toute cette lettre, qui rend le son soyeux et brutal d'une robe déchirée violemment sur un corps qui étouffe :

« …Oui, je suis une de ces veuves, Madame, à qui vous reprochez, vous, ou plutôt les jeunes filles à marier, de vouloir exister encore. La guerre m'a pris mon mari il y a deux ans. Faut-il que j'en meure ? C'est trop tard : j'aurais dû, dans ce cas, en mourir tout de suite. Il n'y a guère de femmes de quarante-cinq ans qui

se suicident. Ce sont toujours les mêmes, comme on dit, qui se suicident : des femmes de quinze à trente ans. Et depuis la guerre elles ont. Dieu merci, autre chose à faire. Moi aussi. Je suis une de ces harpies que vos jeunes filles signalent à la sévérité publique, une de ces veuves abominables qui veulent se remarier, qui se remarient, qui se disent, la quarantaine passée : « J'ai encore un amour à vivre ! » Elles peuvent me honnir, vos jeunes filles, et détourner de moi leurs yeux dont j'envie tant les belles paupières fraîches, et demander, avec cette sévérité des êtres qui n'ont encore rien mérité ni perdu : « Elle n'a pas assez de son mort glorieux, celle-là ? »

» Non, je n'ai pas assez. En échange du beau mort magnifique que j'ai donné, je réclame un vivant bien humble, et encore pas tout entier, un de ceux que la guerre nous rend, mal recousus de rubans rouges, verts et jaunes, mal pansés de médailles et de croix. « Eh ! vous n'êtes pas difficile ! » s'écriera votre jeune fille-aux-soucis, « pourquoi donc à vous, plutôt qu'à moi, cette récompense ? » Parce que, mademoiselle, vous êtes peut-être bien capable de l'accepter, ce cadeau-là, mais pas de le conserver. Ce n'est pas de votre faute, s'il y a tant de romanesque, tant d'illusion, tant de littérature, dans votre souhait d'être la femme d'un mutilé…

» Ce n'est pas de votre faute si l'on ne vous a appris à ne voir, dans votre condition future de femme de héros, que la promenade, par exemple, où le mari s'appuie d'un côté sur votre bras, de l'autre sur sa béquille ; ou bien le repas, pendant lequel votre petite main légère remplace une main absente, verse le vin, coupe la viande ; ou encore la lecture de l'après-midi, quand vos yeux liront pour des yeux éteints à jamais… Jeune fille, il y a

d'autres heures, il y a toutes les heures de la vie… Vous avez une belle imagination, et parce que vous avez vu au cinéma la récolte du coton ou les jardins de Tokio, vous pouvez espérer que l'autre côté de la terre n'a plus de secrets pour vous. Mais la vie conjugale est plus secrète, et la solitude à deux plus terrible et plus inconnue que la jungle. Nous, nous savons. Vétéranes de toutes les misères amoureuses, nous pouvons tenir.

» Plus d'une, entre nous, ne fera que travailler pour vous ? Sans doute. L'avenir est de votre ressort, et l'on vous a appris, monstrueusement, à croire qu'on engage sa vie en échangeant un regard, à offrir une existence dans une petite main tendue. L'avenir est à vous, vous vous entendez de reste à le gaspiller. Moi, je n'ai pas besoin de songer à l'avenir pour organiser le présent, de comparer pour savourer. Ce n'est pas du don que dépend ma gratitude, et j'ai payé le prix qu'il faut pour savoir qu'il n'est pas nécessaire de croire au bonheur pour trouver la vie précieuse… »

Nouveaux Riches

L'autre soir je dînais avec une amie dans un de ces restaurants qui demeurent encore, pour la sécurité de nos estomacs et le bon renom de notre cuisine, entêtés à servir des rôtis qu'on rôtit, des grillades qu'on grille, des gratins que le feu seul colore. Celui que je préfère réjouit le palais, l'odorat et les yeux en raison d'une clientèle mêlée et bonne enfant : artistes des théâtres et des cinés du quartier, mécanos qui gagnent de grosses journées, commerçants gourmands. Ce soir-là, pendant que nous dînions, un ronron grave et bas, un son de trompe annoncèrent l'arrivée d'une

automobile, et la porte s'ouvrit devant un couple de nouveaux riches.

Je dis « de nouveaux riches » comme je dirais « de nègres » ; leur situation sociale s'avérait aussi flagrante qu'un état pigmentaire. Jeunes tous deux, mais la femme dépassait l'homme d'une tête. Une superbe Junon, vraiment : le nez court, l'encolure athlétique, et fraîche comme un pâturage en mai. Lui, petit et vif, maigre, montrait sur son visage la peau sèche et luisante des hommes cuits au feu des usines. Il roulait l'épaule sous son veston de coupe anglaise et balançait ses mains mi-ouvertes, comme font ceux qui n'ont pas eu le temps d'apprendre à marcher les mains vides.

Ils s'assirent près de nous, la femme se déganta, rejeta ses zibelines et ouvrit sur les dîneurs les feux de deux cents mille francs de diamants, — deux pierres aux oreilles, deux aux mains, pas plus.

— Qu'ess' tu prends ? demanda-t-elle à son mari.

Il hésita, bailla, se frotta l'estomac :

— Je ne sais pas. Rien ne me dit. J'ai qué'que chose qui se mouve, là…

— Une petite marmite ? Y a encore qu'ici que le bouillon sent la viande. Pour moi… attendez, Delphin, vous sauvez pas… Des z'horsd'œuve, et ne passez pas la salade de pommes de terre sous silence, surtout ! Le gigot, oui, mais faudra me le montrer avant, je ne me fie qu'à moi. Et changez-moi c'te nappe… Changez-moi-la, que je dis ! Je ne coupe pas dans le blanchissage de guerre, moi !

On les regardait beaucoup, et ils supportaient les regards avec une admirable aisance. La jeune femme tournait lentement son cou puissant et sans plis, croisait et décroisait ses grandes mains où fulguraient deux phares. Nous les laissâmes, mon amie et moi, occupés d'un calvados âgé dont le patron du restaurant, assis à leur table, leur versait de grands verres.

— Je ne peux pas dire, soupira dehors mon amie, que le voisinage de ces gens-là m'ouvre l'appétit.

— Pourquoi donc ? Ils savent pourtant manger. Avez-vous vu la jeune femme inspecter le gigot, et éprouver du doigt l'élasticité du pont-l'évêque ?

— Oui, oui, je l'ai vue, dans le même moment où elle déclarait qu'elle aimait mieux partir dans le Midi que de chauffer « toute » leur hôtel cet hiver !... Et puis, cet étalage de joaillerie dans cet endroit, en ce moment, vraiment, cette femme...

— Je la trouve belle, moi. Parfaitement, elle est belle, elle est telle qu'elle doit être. Tout, en elle, vous offusque ? Je serais effarée qu'elle fût autrement. Je reconnaissais en elle, ce soir, cette même beauté, actuelle, spéciale, que je détaillais hier sur deux de ses pareilles, chez un fourreur où elles réquisitionnaient chinchillas et pékans, — deux grandes filles fortes, le cheveu lourd et la bouche fraîche, rien de fin, rien d'anémié, une dégaîne peuple, carrée, sous leurs pelleteries de reines... J'écoutais peu leurs « tant qu'à moi » et leurs « c'est une fourrure susceptible », parce que je songeais aux enfants qu'elles feront. Je me disais que c'est justement leur sang, ce sang de fermière forte-en-gueule et de coquetière réjouie, qu'il faut mêler à celui de nos hommes surmenés, mutilés, séchés au feu des forges, glacés par les boues de

l'Est… Je songeais, considérant la ciselure rudimentaire de cette matière somptueuse et durable, aux nourrices impassibles, énormes, sans tares et sans pensée, qu'on choisit pour allaiter les enfants des races princières à bout de sang et de souffle… Justement, le mari de notre belle jeune femme…

— Oh ! celui-là…

— Si je vous laisse continuer, je vais dans un moment entendre, amenés pour des comparaisons méprisantes, les mots de « financier ancien régime » et de « fermier général », je vous connais. Le souvenir du fermier général, en prenant de l'âge, acquiert un lustre singulier dans l'esprit de beaucoup de gens, et mieux qu'un lustre, un grade : vous pensez à lui un peu comme à un général qui serait fermier. Notre petit homme du restaurant, lui, débute, sous votre dédain. Il n'a encore eu le temps que d'amasser, et de répéter sur tous les tons qu'il « n'aime que le beau et le bon ». Le comique, c'est que ce sera vrai. Le beau et le bon, il l'achète déjà. Il l'aimera bientôt. Il achète. Merveille ! ce nouveau venu, ce nouveau-parvenu sait gaspiller ! Dès lors tout va bien, fions-nous à lui. Laissons-le errer pendant quelque temps parmi les inévitables cheminées en lapis-lazuli, diamants trop gros et chiens trop petits ; — il se fera, il est de chez nous.

» Laissez-le ; il n'y a pas de mal à ce que son or bondissant, cascadeur, scandalise la pimbêche et stérile vieille fortune française, dégoûtée de l'activité, revenue de tous les arts, fidèle aux talents passés parce qu'elle est paresseuse, et pudibonde, parce qu'elle manque d'imagination. »

Un Timbre à 0 fr. 60, S. V. P.

Je connais une aimable dame âgée, qu'une pension civile, modeste, met pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Je ne vous raconte pas cela uniquement pour me vanter de mes belles relations. Mais je veux jeter quelque lumière sur la vie, accidentée et mal connue, des pensionnés civils.

La dame âgée s'en va, il y a une quinzaine de jours, au ministère des Finances pour toucher son trimestre, comme d'habitude. Comme d'habitude ? non point. Le génie de l'Aventure veillait. Il veillait ce jour-là dans la salle des caisses, et voltigeait au-dessus du guichet 75, où une préposée prit des mains de la dame âgée son titre de pension et un certificat de vie ; puis elle chercha, trouva une fiche, la joignit aux titre et certificat, et passa le tout à une deuxième préposée. Celle-ci, à la hâte et comme craignant les responsabilités, confia le tout à un petit jeune homme songeur, qui disparut. Toujours songeur, mais hiérarchique, il reparut bientôt et se délesta des mêmes paperasses au bénéfice de la deuxième préposée, qui les restitua à la première, et c'est de la première que la dame âgée recueillit ces précieuses paroles :

— Madame, vous me redevez soixante centimes sur le dernier trimestre ; le notaire vous a délivré par erreur un certificat de vie pour pension militaire, et vous êtes pensionnée civile… Voulez-vous aller chercher, au guichet 29, un timbre à 0 fr. 60. Je m'excuse de vous déranger, mais il n'y a pas de ma faute.

— C'est trop juste, répliqua la dame âgée, déjà en route pour le guichet 29.

Au guichet 29, un suppôt, mâle, du génie de l'Aventure, repoussa les douze sous de la dame :

— Mais, expliqua-t-elle, je vous demande un timbre de soixante cen…

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit le suppôt, je n'en délivre qu'aux ecclésiastiques.

Un moment sidérée, la dame âgée réfléchit que l'humour peut se faire une place, même au ministère des Finances, et elle sourit complaisamment. Mais le suppôt demeura de marbre.

— Monsieur, insista la pensionnée, c'est la demoiselle du guichet 75 qui m'envoie ici. Vendez-vous, ou non, des timbres à soixante centimes ?

— Oui. Mais aux ecclésiastiques seuls. C'est le règlement. Êtes-vous ecclésiastique ? Non. Vous n'aurez donc pas de timbre à 0 fr. 60.

De retour au guichet 75, la dame âgée dut avouer qu'elle revenait sans timbre. La préposée eut un hochement de tête pessimiste :

— Ah ! la la… Eh bien, cela ne va pas aller tout seul !… Écoutez, Madame, voulez-vous un conseil ? Voyez au guichet 34. Il vend des timbres.

— Il vend des timbres ? Alors je suis sauvée ! s'écria la vieille dame.

L'employée versa, sur tant de candeur, un regard de pitoyable ironie :

— Il vend des timbres, mais… Enfin, n'anticipons pas…

Soutenue par l'illusion, la dame âgée traversa encore une fois la salle et demanda :

— Un timbre à douze sous, s'il vous plaît ?

— Ce serait pour moi, répondit galamment le guichet 34, un vrai plaisir, si… si j'en avais. Mais… je n'en ai pas. Bah ! à la guerre comme à la… Je veux dire : aux Finances comme aux Finances ; voici un timbre à 0 fr. 50 et un autre à 0 fr. 10.

— Hurrah ! s'écria à peu près la dame âgée, déposant son butin au guichet 75.

— C'est ça, demanda la préposée, que vous appelez un timbre à soixante ?

— Dame, 0 fr. 50 plus 0 fr. 10… C'est la même chose…

— Vous trouvez ? railla la sceptique jeune femme. Vous croyez qu'ici cinquante centimes et dix centimes ça fait soixante centimes. Vous êtes jeune, vous savez !

— Hélas, non… dit la dame. Et je suis bien fatiguée…

Elle se tut et s'assit, laissant paraître son âge et son découragement. L'employée du guichet la regardait, et son visage annonçait un grand combat intérieur.

— Tant pis ! s'écria-t-elle soudain. Et même, flûte ! Madame, je m'en vais faire pour vous quelque chose qui ne s'est jamais vu ! Quelque chose que vous ne reverrez jamais au ministère des Fi-

nances ! Et peut-être même dans aucun autre ministère ! Regardez, de tous vos yeux, regardez !

Et saisissant les deux timbres humectés, elle les colla sur la feuille en attente, écrasant, d'un coup de son petit poing conscient et énergique, tout un édifice de décrets poussiéreux.

Attendons l'écho, qui ne pourra manquer d'être formidable, et prolongé, de son geste…

Mais ma vieille amie a perdu sa quiétude de pensionnée civile, et je vois bien qu'elle songe — pour pouvoir affronter victorieusement, dans trois mois, le mystérieux guichet 29 dévoué aux seuls ecclésiastiques, — je vois bien qu'elle songe à entrer dans les ordres…

Le Maître

Ici ? Oui, ici, nous avons un trou évidemment un trou… Un moellon arraché à un mur, hé ?

Le couturier quête, de mon côté, un regard approbateur. Saluerai-je l'image, l'image neuve et hardie ? Je suis lâche : je lui glisse un sourire bien confraternel. Il me fait un peu peur — mais moins qu'à mon amie Valentine, debout et fervente devant lui. Et puis, il ne m'habille pas, moi. Je n'ai pas besoin de prendre cet air inquiet et abandonné, cet air de victime voluptueuse…

Elle me révolte, mon amie Valentine. Elle laisse pendre ses bras nus, et quand l'index despotique du « maître » pointe vers elle, elle serre imperceptiblement ses coudes contre sa taille. J'ai

envie de dire à mon amie : « Tenez-vous, voyons, c'est votre couturier ! » Mais elle me répondrait, encore plus vaincue : « Justement ! ».

Le « maître » montre, d'ailleurs, une discrétion presque exagérée, j'allais écrire : dégoûtée. C'est d'un index lointain, comme aimanté, qu'il commande aux évolutions de sa cliente. Elle tourne, avance d'un pas, s'arrête, magnétiquement — il ne frôle même pas l'étoffe de la robe. Cette extrême retenue n'est peut-être point affectée. J'écoute autour de nous une rumeur exclusivement féminine ; je respire, dans l'air sec et chaud, des parfums mêlés et celui, frais et fort, de mon amie Valentine décolletée — et je songe à un aveu de ma corsetière, qui fuit, le soir, son appartement et s'en va, le cœur sur les lèvres, dîner au restaurant : « Le courage me manque pour dîner chez moi, madame, après tous ces essayages. Ça sent trop les femmes à la fin de la journée, ça me coupe l'appétit… »

J'accompagne ici, pour la première fois, mon amie Valentine, qui s'habille, bien entendu, chez un « maître de la couture ». J'étudie le « maître », qui me le rend bien. C'est de Valentine qu'il s'occupe, mais c'est moi qu'il veut épater. Il s'attarde, il néglige d'autres sujettes impatientes — il pose, ne sachant au juste si je fais le portrait flatté ou la caricature…

C'est un assez petit homme, bien vêtu, ni vieux, ni jeune. Le veston est sombre, la cravate sévère. Rien d'agressif dans le vêtement, ni dans la chaussure, aucun bijou. On n'a pas l'idée de chercher ce qu'il a de trop, mais plutôt ce qui lui manque. Il lui manque… un peu de tout : trois pouces en hauteur, autant en largeur et puis on lui voudrait plus de décision dans le nez, le menton plus aventureux. Il a de l'insolence, sans atteindre à l'autori-

té, et l'œil, fureteur, perd volontairement toute expression quand il se fixe. Je me demande pourquoi il semble, des pieds à la tête, déguisé : sa figure n'a pas l'air de lui appartenir…

— Un trou… répète dévotement Valentine, oui, un trou…

Elle manie d'une main nerveuse le fichu de dentelle épinglé à ses épaules, le froisse à poignée à la place du fameux « trou », sur la ceinture haute, au-dessous du sein. Le reste de la robe est une étroite chemise d'un mauve singulier, qui bleuit quand on masse les plis de la soie transparente. Il y a aussi une petite pluie de perles longues, en bas de la tunique, et une espèce de chiffon pointu, sans usage défini, qui traîne de côté sur le tapis. C'est une robe de « grand dîner ».

— Attendez !… Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?…

Le « maître » s'esquive sur un petit saut malicieux et reparaît, tenant précieusement ce qu'il fallait pour combler le « trou » : une fleur verte, en laine tricotée, d'où pend une grappe saugrenue de cerises bleues, en laine tricotée, sommée de trois feuilles noires — en laine tricotée…

— Là !

Il plante la chose au creux du corsage décolleté, et retire vite la main, comme un chat qui s'est brûlé la patte, et il rit, d'un odieux rire théâtral.

Je regarde, dans la glace triple, mon amie Valentine. Elle n'a pas bronché et redresse, du bout des doigts, l'objet tricoté, l'horreur qui déshonore la robe mauve… Je regarde aussi, avec un malaise non dissimulé, le « maître » qui cligne de l'œil et penche la tête, en peintre satisfait : j'ai horreur des fous…

Très tranquille, le couturier entame, en mon honneur, un couplet sur les travaux d'aiguille chers à nos grands'mères, il chante le naïf crochet tunisien, le macramé désuet et touchant — il réclame, pour ces ornements simplets, une place d'honneur sur nos robes d'air tissé et d'eau courante. Il prononce les mots, prévus, d'innovation, de tentative amusante…

— Nous sommes une « jeune maison » mais prête à battre en brèche toutes les routines. Aucun respect à nos aînées. Vous, madame, qui êtes artiste, vous n'aimez pas cette jeune ardeur qui piétine en riant les us de la couture austère — et qui se trompe quelquefois, mon Dieu, mais qui va de l'avant ?…

Il s'évade encore, sans attendre une réponse. Et pendant que de muettes jeunes filles s'empressent à rhabiller mon amie passive et charmée, il appelle pour nous — pour moi ! — le défilé des mannequins.

Dans la morne élégance du salon blanc, les mannequins dansent, l'une après l'une, le pas de « la sirène progressant sur sa nageoire caudale » et celui du « serpent debout ». Elles avancent avec peine, les genoux joints et liés, elles fendent l'air comme une eau lourde et s'aident un peu avec les mains, qui rament doucement à hauteur des hanches. Ce sont de jolies créatures, dont chaque difformité a sa grâce : elles n'ont plus de croupe — les reins trop longs, la cambrure effacée les grandissent : où commence le ventre ? où se cache la gorge ?…

D'un signe, le « maître » les presse ou les retient, et j'ai parfois un geste involontaire vers telle robe, rose et vivante comme une chair encore mouillée — vers celle-ci, d'un bleu sauvage qui éteint

tout autour d'elle — vers ce velours noir, profond comme un pelage…

Mais quelque chose retient mon bras et décourage mon plaisir : chaque robe porte la tare saugrenue, le détail imbécile et bizarre, le crapaud qu'y jeta, comme une signature, le couturier despotique et malfaisant. Je découvre des fleurs tricotées sur de la gaze clair de lune — une malsaine petite frange en crin blanc au bord d'un alençon royal. Une traîne fragile se suspend à un chou de tapissier : un fourreau de panne noire, élancé, cambré, d'une élégance satanique, s'effile, prisonnier du plus lourd soubassement de drap blanc, tordu en double jupe ; une tunique grecque, d'un blanc pur, s'avance, barrée à hauteur des genoux par une innommable rangée de petits volants en taffetas, bordés de chenille ; enfin, une jupe spirale de faille vert empire, ficelée en tous sens d'effilés tom-pouce, déchaîne mon indignation.

— Monsieur, dis-je au couturier, monsieur, je vous en prie, regardez ça ! Vous ne pouvez pas ignorer que c'est laid. Il ne s'agit pas de simples fautes de goût ; il y a, dans chacune de ces robes, une intention : tenez, celle-ci encore, celle-ci entre toutes, qui essuie le parquet avec ce petit pan carré en toile d'or, brodé de gros coton blanc ! Pourquoi, pourquoi faites-vous cela ?

Ma véhémence inattendue arrête court le « maître », qui oublie, un long instant, sur les miens, ses yeux de rongeur. Il hésite ; il me laisse surprendre son véritable et médiocre visage de petit commerçant qui a eu des débuts difficiles — il hésite entre son envie de m'abuser et un besoin brusque d'aveu, de cynisme…

— Dites, monsieur, je vous en prie ; dites-moi, à moi, rien qu'à moi, pourquoi vous faites cela ?

Il sourit, d'un sourire détestable et confidentiel, il regarde autour de lui, comme s'il souhaitait que nous fussions seuls : va-t-il trahir son appétit de domination, réclamer la revanche de son passé de commis pauvre, confesser la misogynie dégoûtée qu'on gagne à manier tant de femelles, la joie de les enlaidir, de les humilier, de les asservir à ses fantaisies de demi-fou, de les « marquer » ?...

Il hésite, il n'ose pas et, détournant enfin ses yeux des miens :

— Pour voir... répond-il.

Plomberie et Gaz

Il y avait bien des jours déjà que les allumettes enflammées, offertes aux trous de flûte du fourneau à gaz, puis à ceux du chauffe-bains, n'éveillaient plus que de pâles feux-follets, sitôt évanouis qu'apparus. Le plombier du quartier, adroitement pressenti par ma cuisinière, promettait de venir après les fêtes, mais il n'avait pas dit quelles fêtes.

— Madame devrait voir le Gaz, et causer au Gaz lui-même, suggérait sans relâche le cordon bleu. Pour moi, ça devient du compteur, ça regarde le Gaz. Ça peut aussi devenir des tuyaux, mais quand même Madame devrait voir le Gaz.

Je pensai d'abord à téléphoner au Gaz. Mais le Gaz n'use pas du téléphone. Économie ? Fi ! Crainte plutôt des mystificateurs,

ou simplement de l'abonné, race pleurarde… Je me rendis donc au Gaz.

— Gaz, lui dis-je…

Mais à quoi bon répéter ici ce que je lui dis, et les plaisants propos dont je voulais que sourie, dans une barbe grisonnante, ce Gaz sourcilleux ? L'important est qu'il sourit, puis il s'étonna :

— Tiens, tiens… Je suis surpris. Mais pourquoi voulez-vous que ce soit l'affaire de la Compagnie, plutôt que du plombier ?

— Je ne le veux pas, je demande seulement…

— J'entends, j'entends. Eh bien nous allons vous envoyer quelqu'un…

— Ah !…

— … au premier jour.

— Oh !… Est-ce que, réellement, il ne vous est pas possible, aujourd'hui ou demain, de…

Ici, le Gaz entonna cet hymne national, dû à l'inspiration collective et sacrée de l'épicier, du boucher, de la modiste, du tapissier, de la crémière, etc., etc…

— La guerre… personnel restreint… fait pas comme on veut… mettre du sien… faire une raison… tranchées…

Je suivais de la tête, malgré moi, l'air connu, les paroles familières, prête à reprendre au refrain, lorsque l'entrée d'une jeune femme genre bon garçon coupa la fin du couplet :

— Le patron du bureau ? s'enquit-elle. C'est vous, monsieur ? Je vous paie un éclair au chocolat si vous dégotez ce que mon compteur a dans le ventre ! Figurez-vous que…

Il ne me restait qu'à quitter la place, puisque le Gaz écoutait flatteusement cette jeune personne bongarçonnière et semblait prêt déjà à autopsier de sa main le ventre du compteur.

« Au premier jour » avait-il dit. Ce premier jour vint après six autres, et le dernier de la semaine, samedi. Samedi, le Gaz, qu'incarnait un guilleret sexagénaire en blouse courte, remorquant un soufflet très haut sur pattes et comme grandi trop vite, fit une entrée cordiale dans la cuisine, où il rencontra… la Plomberie-et-Couverture du quartier, escortée aussi d'un soufflet long-jambé. Le Gaz, à cette vue, perdit toute sa cordialité.

— Ej'vois, dit-il amèrement, que vous avez invité du monde. Ej'me demande ce que je viens faire ici.

— Comment, ce que vous… Mais vous venez voir pourquoi mon compteur ne…

— Et « Monsieur » qu'est-ce qu'i vient voir ?

Mise en cause, la Plomberie-et-Couverture, âgée d'environ quinze ans, fit tête à l'ennemi héréditaire et répliqua d'une grosse voix d'adolescent :

— Je fais mon métier. On m'a demandé, pas ? Eh bien, j'ai visité le compteur, j'ai enlevé de la condensation au tuyau du fourneau de cuisine.

— Et qu'est-ce qu'é dit, vot' condensation, jeune homme ?

La Plomberie rougit violemment :

— Ma condensation, a va, à présent. Vot' branchement i pourrait p't'être pas en dire autant ?

— Ha ! ha ! ricana le Gaz. Mon branchement j'ellai soufflé par dehors, dans le jardin. Il est comme l'enfant qui vient de naître, mon branchement. Vous êtes plombier, que vous dites ? Eh ben, débrouillez-vous dans vot' plomberie, dans vos chauffe-bains, dans vos réchauds… I' marchent, tous vos foyers ?

— Non. C'est vot' branchement qu'en est la cause. Si vous y voyez rien, c'est pas ma faute. Faudra apprendre.

Le Gaz, appuyé à son soufflet dans la pose des grognards de Raffet, se tourna vers moi :

— Madame, je suis-t-y venu ici pour me faire traiter plus bas que terre ?

— Mais non, Gaz, mais non ! Monsieur de la Plomberie, avez-vous la certitude que le chauffe-bains…

— Probable, répondit sèchement la Plomberie. Tant qu'à c't'espèce de vieux démodé qui m'entreprend…

— Démodé ! répéta le Gaz tout brûlant de rage. Le démodé i n' se diminuera pas plus longtemps dans la société d'un petit « pas encore » comme vous !

Il sortit, suivi du fidèle soufflet à échasses. Je reportai mes espoirs sur la Plomberie, mais la Plomberie, congestionnée, épaulant la bretelle de son sac, rengainant ses compétences, passa la porte en émettant, sur la dignité du travailleur, quelques aphorismes confus dont le plus distinct était :

— Je le dirai à papa !

Cette anecdote est sans portée morale. Mais j'aurai peut-être la chance qu'elle tombe sous les yeux de tel professionnel qui la résumera sous sa forme la plus heureuse, — et la plus urgente : « On demande un plombier. »

La Transformiste

Je l'entends danser, je ne puis la voir de la coulisse, car elle danse dans un décor fermé, un de ces étranges décors qu'on ne trouve qu'au music-hall. Celui-ci représente un lieu unique où l'on rassemble, peints en rose vomi rehaussé d'or, une cheminée chargée de candélabres, un escalier de marbre veiné d'azur qui imite le savon de Marseille, un portique persan enlacé de fleurs rares et deux grands vases bleus, vides. Deux rideaux en perles de verre forment le fond de la scène : c'est par là que la « danseuse cosmopolite à transformations » disparaît et reparaît, vêtue chaque fois d'un nouveau costume.

Je ne la vois que dans la coulisse où la ramène chacun de ses plongeons, je m'efface derrière la longue table qui supporte, en petits tas distincts, les robes, les chapeaux, les perruques qui promettent au public, toutes les deux minutes, une idole nouvelle ; — je me fais petite pour ne pas la gêner, mais elle ne semble pas soupçonner ma présence…

La fin d'un cake-walk vient de rejeter sur moi, entre les rideaux de perles tintantes, une longue poupée Greenaway en tulle bleu, haletante. D'une tape brutale sur son front, la poupée anglaise décolle chapeau et perruque, pendant que tombe l'abat-jour de tulle bleu fané qui lui servait de robe. Avant que j'aie le

temps de détailler son visage, — violet de fard sous la lumière lunaire d'un portant à ampoules bleues, — une silencieuse larve noire, agenouillée, ferme les agrafes d'une robe espagnole ; les sonnailles et les tambourins sévillans, frémissent dans l'orchestre et la danseuse gémit d'impatience.

La perruque noire, rose rouge, — le châle sur l'épaule, — les castagnettes… elle ouvre d'un bond les rideaux de perles et j'entends, mêlé à l'orchestre, le langage rythmé de ses pieds intelligents…

Deux minutes : la revoici. Elle halète plus fort et s'accote un instant, pour quitter sa jupe à grelots de chenille, contre le portant, la tête en arrière… La ritournelle plus longue d'une tarentelle me donne le loisir de la regarder ; c'est une figure italienne un peu lourde et régulière, aux yeux mi-fermés, et comme enivrée de fatigue… Mes yeux habitués à l'ombre, distinguent à présent de brunes épaules maigres, des seins nus, jeunes et las, pas assez remplis, au-dessus d'un minable corset-ceinture en coutil gris… Une défroque napolitaine de pêcheur, — chemise de soie, ceinture frangée et bonnet pendant sur l'oreille, cache tout cela comme par magie. Le visage évanoui de fatigue ressuscite, le souffle rauque se tait, et le pêcheur napolitain, agitant un tambour de basque, entre en scène.

Je compte, pendant la tarentelle, les costumes qui restent sur la table : la servante silencieuse, qui prépare des voiles d'almée, suit mon regard et hoche la tête…

Presque aussitôt le pêcheur napolitain lui tombe sur les bras, à bout de souffle. La danseuse porte sur son visage la sueur, la pâleur de ceux que leur cœur suffoque, — je voudrais parler, offrir

une aide… Mais la hâte des deux femmes prend quelque chose de tragique, il faut, malgré les mains qui tremblent, les flancs qui sautent, il faut aller jusqu'au bout… J'assiste, impuissante, aux dernières transformations ; je vois passer encore contre moi, une indienne de la Prairie, hérissée de plumes, à qui l'on vient de presser un citron dans la bouche, comme on fait aux boxeurs fourbus, — puis une aimée titubante, qui exhale des « ho… ho… » rauques, — puis un moujik en blouse rouge, qui sanglote nerveusement et pleure de grosses larmes rondes parce que ses jambes vont lui refuser service, — enfin, enfin, il n'y a plus devant moi, sous la froide lumière d'un bleu de lune, que l'armature, à cette heure inerte, de tous ces costumes fanés : un jeune corps exténué, demi-nu contre le portant, et qui, pour chercher un peu d'air, renverse sa gorge comme Saint Sébastien offert aux flèches…

La Barrière

Je réfléchis au spectacle que Gémier vient de monter au théâtre Antoine. Je contemple et je discute avec moi-même ses réalisations plastiques, ses innovations, et je constate… qu'Abel Hermant a dit excellemment, presque tout ce que j'en pense. Tant pis pour moi, et tant mieux pour Gémier qui aime, autant que la louange, la contradiction : je recommence.

Nous voici donc, au théâtre Antoine, privés de la rampe. L'action théâtrale, crevant ses frontières, déborde dans la salle, y répand ses fureurs, l'allégresse de ses danses, et le deuil, en lent cortège, de ses héros. Qu'en pensons-nous ? Je donne mon avis à

Gémier, dans le style du jour : « Pas d'annexions ! » Il n'y a guère d'espoir, pour le théâtre futur, de coloniser utilement des territoires facticement conquis. Hors du plateau, point d'illusion pour le spectateur, point de sécurité ni d'enivrement pour l'acteur.

Quel artiste, engagé pour un « cachet en ville », ne manifeste, avant et après, son appréhension, sa répugnance de l'estrade mondaine, du salon où manque, entre le public et lui, la barrière de feu ?

— Mais la rampe est une invention imbécile, une aurore arbitraire, un piège, souvent, tendu à la beauté…

— Je dis comme vous. Mais elle est la barrière de feu. Les novateurs n'y pourront rien, sinon composer avec elle. Qu'elle jaillisse du sol, qu'elle s'épanche en nappes latérales, ou choie d'une herse, son foyer réside en un plan précis, entre le public et les acteurs, un plan qu'on ne déplacera pas sans aventurer le sort d'une pièce et des interprètes, sans risquer de ruiner tout entier ce mensonge vénérable qu'est le théâtre. Gémier, qui a une âme de prospecteur d'art, supprime la rampe horizontale, et lance ses pionniers par delà le manteau d'Arlequin, dans notre zone froide, où ils diminuent, se découronnent et s'éteignent.

— Mais pourtant le music-hall avait jeté non sans succès, sur certaines salles, une passerelle pour les ébats des danseuses ?

— Oui. La danse est une chose, la tragédie une autre. Et puis vous me citez là un succès un peu… spécial. Être frôlé par la jupe perlée ou le pied pointu de Mistinguett', évaluer le poids et la consistance d'une belle jambe ou d'une belle gorge de marcheuse… nous voilà assez loin de la mise en scène d'Antoine et Cléopâtre ? J'y reviens, pour réclamer à Gémier, s'il s'obstine à sa

« mise en salle », comme c'est son droit, une rénovation complète de l'art du maquillage. Car nous ne voulons pas être informés des moyens qu'on emploie pour souligner, rajeunir ou simuler la beauté du visage humain. Nous n'avons pas mérité, en admirant de loin la sublime et passive figure orientale d'une choriste, de savoir l'instant d'après, quand un défilé dans la salle nous la met sous le nez, que sa beauté hébraïque est surtout le résultat d'un fard savant qui corrige la ligne des paupières et des sourcils, change le caractère de la bouche. Nous ne tenons pas à ce que luise, sur un soldat que nous espérions basané, l'ocre graisseux et proche d'un « fond de teint n 3 », ni que tinte contre nos oreilles le bruit — fer-blanc léger et maille fallacieuse — des cuirasses entrechoquées. Justement parce que j'admire Gémier, je veux que la douleur de Marc-Antoine blessé, vaincu, veuf de ses empires et de sa reine bien-aimée, se torde un peu plus loin des vils mortels que nous sommes, au delà d'une barrière de flammes, dont l'absence, je m'attache à le croire, exige de l'acteur un effort plus grand vers l'incarnation héroïque, et distrait l'auditeur de son erreur bienheureuse.

Et l'on me convaincra difficilement que l'apparition de l'empereur Marc-Antoine, au premier rang du balcon, était urgente, ou même impérieuse. Il y surgit, entre Spinelly et Capus, à seule fin de crier : « Mes navires ! mes légions ! César, je te défie en combat singulier !... » puis s'en va, écrasant un peu Gignoux et s'effaçant devant Séverine...

Plus tard, lorsqu'il s'élance, pourvu d'ailes par l'amour, et s'écriant : « En Égypte ! En Égypte ! » vers la sortie du boulevard Sébastopol, il n'y a pas un de nous qui n'ait envie de lui dire : « Non, non, pas par là ! Par là, c'est le Sébasto, le métro, le bistro,

— votre Égypte, à vous, elle est là-bas, derrière cette portière d'étoffe peinte… Si vous retournez sur vos pas, notre foi, notre illusion vous suivent, et vous n'aurez besoin que de jeter dans l'air quelques paroles, quelques gestes, pour nous ouvrir en vérité les jardins, les sables infinis, les terrasses, les palais, — le royaume d'Antoine et de Cléopâtre !… »

Pages oubliées des Mémoires de Mme Vigée-Lebrun

L'on voulut bien, à cette époque, trouver quelque mérite au portrait que je fis de lady Hamilton. Je m'étais plu à la peindre debout, au bord d'une mer en furie ; elle levait une coupe vers le ciel, et ses cheveux dénoués contenaient mille fleurs champêtres. Une tunique de brocart blanc brodée d'or tombait autour d'elle en plis gracieux, et sous cet aspect, aussi simple qu'original, elle semblait véritablement une divinité des bocages et des eaux.

Ce portrait m'attira un grand nombre de commandes. Il ne se passait point de semaine que je n'en fisse une bonne douzaine. Le prince de Kautzin s'en vint, un matin, me demander de la plus pressante manière que je fisse celui de sa jeune épouse, d'une beauté aussi noble que touchante. Sa hâte était telle qu'il ne me laissa point de repos, et alors que j'eusse voulu m'absorber dans une grande œuvre qui m'eût pris jusqu'à quatre journées de travail, je me vis forcée d'achever ce portrait en moins de douze heures. Il réunit heureusement tous les suffrages, de quoi je remerciai mon bon ange.

J'entrepris, à peu de temps de là, le portrait du prince Domakine, et j'eus la pensée, qu'on voulut bien trouver ingénieuse, de réunir avec lui sur la même toile, la princesse, ses onze enfants aussi modestes que beaux, son cheval préféré, deux chiens, et un couple de colombes familières, animaux que la nature généreuse semblait avoir comblés, ainsi que leurs nobles maîtres, de tous les dons de l'esprit et du cœur. J'eus le bonheur d'entreprendre et d'achever une œuvre aussi importante entre mon dîner, que j'ai accoutumé de prendre à deux heures et fort léger, et mon coucher, qui ne me mène jamais fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, je commençai les portraits de nos Princes bien-aimés, desquels la Reine avait la bonté de manifester quelque impatience. Ayant terminé avant mon dîner la tête, les bras et les mains, la coiffure, ainsi que la riche corbeille de fleurs où j'avais imaginé que la Reine amusât ses belles mains, je sortis pour prendre mon léger repas chez la princesse Dolgorouki. Mais jugez de mon triste étonnement : ce moment, malheureux entre tous, était celui que la populace avait choisi pour massacrer les prêtres. J'en vis massacrer devant mes yeux une bonne quantité, et fus si affectée que je dus retourner chez moi, avec la contrariété de renoncer à un dîner agréable et où j'étais attendue. J'oubliai de mon mieux cette circonstance pénible en entreprenant le portrait de la duchesse de Serapucci et de ses quatre filles, que j'eus le plaisir d'achever pour l'heure de mon souper, lequel est toujours fort frugal.

Le lendemain matin, ayant achevé les portraits de nos augustes maîtres, je sortis pour avoir des nouvelles de ma fille, qu'une purgation prise mal à propos avait mise à deux doigts de sa fin. Mais jugez de mon embarras, à peine avais-je fait cent pas

qu'une troupe de gens, qui marchaient dans le plus grand désordre et dont les habits décelaient la bassesse, s'avança vers moi et vers la fille de chambre qui m'accompagnait. Ils proféraient mille cris et leurs visages enflammés inspiraient la terreur. Avant que j'eusse pu les interroger sur leurs dessins, ils s'étaient emparés de la fille de chambre, l'avaient étranglée, puis divisée en cent morceaux qu'ils se disputèrent. Cette vue m'affecta d'une telle manière que je revins chez moi maudissant en mon cœur de tels bourreaux, et de tout le jour je ne pus faire que six portraits, encore étaient-ils fort petits, et empreints de la grande mélancolie qui m'accablait.

Le lendemain matin, à mon réveil, lequel est toujours fort à bonne heure, j'avais encore devant les yeux l'image cruelle qui m'avait affectée la veille, et elle me fut mieux remise en mémoire par l'absence de la fille de chambre qui me portait à cette heure mon déjeuner. Pour me soustraire à ce funèbre souvenir, je n'hésitai point à demander des chevaux et je partis pour Rome, où je formais le dessein de demander aux arts et à la nature l'oubli d'un temps si troublé. J'emportais par devers moi, outre mes pinceaux et mes pastels, la somme de six écus, mon cher mari ayant disposé, comme il avait l'habitude, de l'argent provenant des quelque vingt-huit portraits peints et vendus la semaine précédente. Mais, à la grâce de Dieu !...

Après mille vicissitudes, je passai les frontières et parvins dans un site enchanteur où de jeunes villageoises, toutes plus belles que naïves, moissonnaient tout en tressant des guirlandes de fleurs et en dansant. Je veux retracer ici, pour n'en point perdre la mémoire, le paysage qui entourait cette scène rustique. Du haut d'un roc sauvage, s'élançaient des eaux indomptées, que

leur chute rompait en mille ruisseaux argentins. Cependant, des collines aux nobles contours encadraient l'horizon, un modeste hameau souriait dans la verdure, et des agneaux plus blancs que le lait, reconnaissant la voix amie de leur gardien, mêlaient leurs accents aux siens. « Ô mon Dieu, m'écriai-je à cette vue, comment vous rendre mon émotion devant un tel tableau ! » Le mot que je venais de prononcer involontairement fut pour moi un trait de lumière, je demandai mes pinceaux, et en quelques moments des centaines de toiles jonchèrent autour de nous les gazons naissants. Le postillon de ma chaise, qui versait de douces larmes, ne savait comment transporter les fruits surabondants d'une heure aussi inspirée. Mais jugez de mon attendrissement ; les heureux villageois, devinant quelle était notre incertitude, s'en vinrent avec un majestueux cortège de chars vides, traînés par des bœufs dont le front puissant se courbait vers la terre comme pour dénombrer avec surprise les œuvres que ma main y avait impatiemment dispersées. L'on chargea sur ces chars la plus importante partie de mes paysages, remettant au lendemain de venir recueillir ceux qui n'étaient point secs. Et tous, nous nous mîmes en marche vers Rome, unissant nos voix dans un concert où se trouvaient loués Dieu, les Muses, l'Art immortel et les beautés d'un site où la main de l'homme avait épargné toute contrainte aux grâces de la Nature.

Petit Manuel de l'Aspirant-Scénariste

Demande. — Qu'est-ce qu'un film sensationnel ?

Réponse. — Un film sensationnel — les films américains à part — c'est un film qui n'est pas d'actualité. On ne connaît encore presque aucun film sensationnel français qui ait trait à des évènements, imaginés ou authentiques, de la guerre.

D. — Comment expliquez-vous cela ?

R. — Je me garderai bien de l'expliquer, car je suis une nature tranquille qui répugne au pugilat.

D. — À quoi reconnaissez-vous, de prime abord, qu'un film est destiné à être sensationnel ?

R. — Aux éclairages. Si, dans les trente-cinq premiers mètres de bande, vous constatez que le metteur en scène a déjà utilisé, par exemple, l'éclairage rose-argenté pour un bureau d'usine, les noirs et les ors « Rembrandt » en l'honneur d'un figurant qui met son pardessus dans un vestibule, et des premiers plans genre tête-coupée sur velours noir pour rendre évidente l'incertitude d'un monsieur qui hésite entre une sortie à cheval et une promenade en auto, — il y a de grandes chances pour que le film soit sensationnel. J'oubliais qu'un film sensationnel doit au public une « présentation » en gros premiers plans de ses principaux interprètes.

D. — Dites-nous quelques mots de cette présentation.

R. — La présentation de l'héroïne sympathique offre peu de caractères particuliers. En revanche, celle de la femme fatale est une révélation foudroyante, et nous savons, dès la première minute, ce qu'on peut craindre d'elle.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que : 1 la femme fatale est presque toujours décolletée ; 2 elle est souvent armée d'une seringue de Pravaz ou d'un flacon d'éther ; 3 elle tourne sinueusement son col de serpent vers le spectateur ; 4 et plus rarement, nous ayant montré d'abord des yeux d'une grande étendue, elle les voile lentement de molles paupières, et, avant de disparaître, dans les brumes du « fondu », elle risque le geste le plus osé qu'on puisse se permettre sur l'écran…

D. — Eh là !…

R. — …Je veux dire qu'elle se mord, d'une manière lente et coupable, la lèvre inférieure.

D. — Vous m'avez fait peur. C'est tout ?

R. — C'est tout. Mais c'est assez.

D. — Vous ne voulez pas insinuer que la mimique de la femme fatale dans un film sensationnel se borne là ?

R. — Malheureusement non. Elle emploie d'autres armes, — j'ai indiqué, plus haut, le poison — comme le poignard, le revolver, la lettre anonyme, et enfin l'élégance.

D. — L'élégance ?

R. — J'entends par là qu'infailliblement la femme qui piétine les cœurs et dévore les cerveaux ne saurait se passer : 1 d'une robe-gaine en velours noir ; 2 d'un déshabillé dit « étrange » où l'on voit porfois, en broderies et peintures, l'algue, l'insecte, le reptile et la tête-de-mort ; 3 d'une gerbe de fleurs qu'elle lacère d'un geste cruel.

D. — Quelles sont les occupations de la femme néfaste, lorsqu'elle est seule sur l'écran ?

R. — Elle allume une cigarette et s'étend sur un divan. Ou bien elle écrit cauteleusement. Ou bien elle relit des lettres et des « documents » qu'elle tire d'une cachette imprévue, — le pied de la lampe, la cage de l'ara ou le sixième losange du tapis — ou bien elle va à la fenêtre, soulève le rideau et dessine, du bras levé, un appel mystérieux.

D. — Quel est, à la fin du film sensationnel, le sort de la femme fatale ?

R. — Elle meurt, de préférence sur trois marches recouvertes d'un tapis.

D. — Entre l'apothéose et la chute de la femme fatale, n'y a-t-il point place, sur l'écran pour maints gestes passionnants ?

R. — Maints, en effet. Les deux principaux sont : le chapeau et le mal de cœur.

D. — Faites comme si je ne les connaissais pas.

R. — Le chapeau de la femme fatale lui épargne, au plus beau moment de sa vilaine carrière, de se dépenser en pantomime. Quand le spectateur voit la femme néfaste se coiffer d'un hibou éployé, d'une tête de jaguar naturalisée, d'une aigrette bifide, d'une araignée poilue, il n'hésite pas, il sait de quoi elle est capable.

D. — Et le mal de cœur ?

R. — Le mal de cœur, c'est le grand et ultime moyen par lequel la femme néfaste apprend aux foules qu'elle va pleurer, qu'elle

hésite au bord du crime, qu'elle se débat sous une main de fer, ou que la police a saisi la lettre.

D. — Quelle lettre ?

R. — La lettre.

D. — Ne pourrait-elle manifester autrement des émotions aussi diverses ?

R. — Ce n'est guère l'usage. Le mal de cœur. La poitrine bat, les flancs houlent, les yeux agrandis veulent sortir de l'orbite, la malade avale précipitamment une salive abondante, un mouchoir monte, lui aussi, de la ceinture aux lèvres, et…

D. — Assez, assez !… Ce tableau trop fidèle vous vaudra une bonne note, mais je vous attends aux prochaines épreuves : la Femme du monde et le Jeune premier.

D. — Qu'appelez-vous, au cinéma, un Jeune Premier ?

R. — J'appelle ainsi le personnage d'âge mal défini, mais célibataire ou divorcé, qui est chargé d'assurer le sort de la jeune fille, veuve ou divorcée, qu'on lui confiera au bout de douze ou quatorze cents mètres de pellicule.

D. — Dites-nous quels sont les caractères généraux du Jeune Premier ?

R. Avant les films américains, ou requérait du Jeune Premier un visage agréable, l'élégance du geste, une jaquette bordée d'un galon mohair trop ajustée, et une pelisse à col de fourrure.

D. — Cette panoplie, si j'ose employer le mot, a donc subi des modifications depuis l'activité cinématographique de nos amis et

alliés ?

R. — Le vocable « modifications » ne saurait suffire : il s'agit bel et bien d'une révolution dans l'habitus corporis du Jeune Premier. Le cheval du Far-West, parfois sans selle ni bride, a remplacé la jaquette à galon mohair ...l'élégance du geste se manifeste dans le pugilat, et l'attaque d'un train rapide a remplacé le garden-party.

D. — Ce nouvel état de choses va-t-il sans inconvénients pour le Jeune Premier ?

R. — Non, si par inconvénients l'on entend l'étude approfondie de l'équitation, de la natation, du jiu-jitsu et de la savate, du tir à la carabine et de l'équilibre sur fil de fer.

D. — Mais si le Jeune Premier répugne à ces sports variés ?

R. — Il lui reste tout de même quelques moyens de ne point déchoir jusqu'au rang de Jeune Second. Le meilleur consiste à se faire justicier, ou, ce qui revient au même, chef d'une association secrète de criminels. Par ainsi il substituera, dans le premier cas, la majesté à l'acrobatie, et, dans le deuxième cas, le froid cynisme ou la fureur tortionnaire à l'entraînement sportif.

D. — Ne venez-vous pas de dire, paradoxalement, que le rôle de justicier et celui de chef de criminels s'équivalaient ?

R. — Je l'ai dit, mais non point paradoxalement. N'importe quel Jeune Premier vous affirmera qu'il n'y a aucune différence appréciable entre le rôle de Justicier et celui de Principal Bandit. Qui incarne l'un peut incarner l'autre, et le costume même varie peu. La cape noire du Justicier drape au mieux le Bandit, les leg-

gins et le masque de velours de l'assassin ne déparent pas le redresseur de torts.

D. — La cape, dites-vous ? Et le masque de velours ? Prétendez-vous plaisanter, en mentionnant des accessoires aussi désuets ?

R. — Je suis, au contraire, d'une gravité parfaite, teintée de mélancolie, et respectueuse des us qu'impose à ses grands Jeunes Premiers le cinéma le plus moderne. Un enfant de six ans sait qu'un Bandit digne de ce nom se signale à l'attention publique par le sombrero, la cape, le masque, le passe-montagne à carreaux, la botte Chantilly, le…

D. — Il suffit, il suffit. Connaissez-vous des Jeunes Premiers qui se livrent à d'autres occupations que la philanthropie exaspérée ou les délits de droit commun ?

R. — Certes. Il y a des Jeunes Premiers uniquement mondains et sentimentaux, bien que l'espèce tende à disparaître. Mais, Dieu merci, nous possédons encore de riche jeunes marquis orphelins qui s'ennuient, et des fils adultérins de la meilleure société.

D. — Que fait le riche jeune marquis orphelin qui s'ennuie ?

R. — Il s'étend sur une peau de lion.

D. — Et puis 7

R. — Ce n'est déjà pas si mal.

D. — Mais encore ?

R. — Il fume du tabac d'Orient, et jette sa cigarette d'un mouvement pervers pour aller enlever la fiancée de son meilleur ami. Dans ce dernier cas, il porte un vêtement d'intérieur, fruit incestueux du pyjama et de la douillette, et une chemise sans empois, échancrée jusqu'à l'inconscience, à col renversé. La même chemise, adoptée par le Jeune Premier quand il représente un musicien génial ou un fougueux sculpteur, cesse d'être un symbole maléfique et signifie seulement la noble indépendance d'un artiste affranchi des préjugés.

D. — Quelle est l'attitude du Jeune Premier recevant chez lui la femme qu'il aime ou qu'il convoite ?

R. — Il écarte la portière pour la laisser entrer.

D. — La porte, voulez-vous dire ?

R. — Non, la portière. Jamais la porte. Puis, il lui baise la main, et dit au valet de chambre : « Laissez-nous », en étendant le bras.

D. — Pourquoi en étendant le bras ?

R. — Parce qu'il est Jeune Premier et qu'il joue un film sérieux. Dans un film comique, le geste du bras n'est pas nécessaire : on peut s'y contenter d'agir comme dans la vie réelle.

D. — Qu'arrive-t-il ensuite ?

R. — Une série de « gros premiers plans ».

D. — Puis ?

R. — L'image en noir sur fenêtre claire, du couple enlacé et lèvres jointes.

D. — Puis ?

R. — La disparition du même couple.

D. — À quoi reconnaissez-vous, sur l'écran et sans le secours du texte, la Femme-du-Monde ?

R. — À ce qu'elle est moins bien habillée que celle qui n'est pas du Monde, et à l'abus qu'elle fait du taffetas noir. D'autres signes défendent toute erreur, par exemple le bouquet de marguerites et la Victoria attelée de deux chevaux médiocres.

D. — L'exclusivité du bouquet de marguerites n'est point assurée à la Femme-du-Monde, ni celle de la Victoria ?

R. — Non, mais par une convention délicate, la demi-mondaine et l'aventurière usent plutôt de la gerbe d'orchidées et de la limousine, voire du phaéton ou du mail-coach.

D. — Quelle est la contenance habituelle de la Femme-du-Monde, sur l'écran ?

R. — Elle n'a guère le choix qu'entre l'ennui et la douleur, tous deux distingués. Une véritable Femme-du-Monde, au cinéma, souffre : 1 d'un mari brutal, jaloux et alcoolique ; 2 d'une faute ancienne, très honorable d'ailleurs, dont elle cache le fruit dans une lointaine province.

D. — Quelles sont les conséquences de ces deux états de choses ?

R. — Il n'y en a qu'une : dès que les autres personnages détournent d'elle leur attention ou qu'elle se trouve seule sur l'écran, la Femme-du-Monde se voit contrainte de lever les yeux au ciel en poussant un soupir.

D. — C'est tout ?

R. — Et que feriez-vous de plus à sa place ?

D. — Vous n'êtes point ici pour questionner, mais pour répondre. Ce soupir ne présage-t-il pas de tristes événements ?

R. — Tristes, en effet, et qui ne se font point attendre. Deux cents mètres ne se sont pas écoulés que la Femme-du-Monde reçoit une lettre, parfois anonyme, où le spectateur découvre quelquefois une orthographe libre de tout frein, la trace d'une traduction hâtive et littérale si le film est étranger, enfin une syntaxe révolutionnaire.

D. — Qu'arrive-t-il ensuite ?

R. — Des cas de neurasthénie passagère dans le public.

D. — Et pourquoi ?

R. — Parce qu'à dater de la première apparition de la Lettre, projetée in-extenso en gros premier plan, le spectateur averti quitte tout espoir. Il sait que la Femme-du-Monde, dont le sort est enchaîné à celui de la Lettre, va, d'abord, relire la Lettre, qui tremblera, toujours en gros premier plan, entre deux mains grandes comme vous et moi, dont les ongles sont noirs…

D. — Noirs ! vous perdez le sens ! Une Femme-du-Monde !…

R. — …noirs, dis-je, parce que la manucure les a teints en rouge. Cette Lettre, offerte déjà deux fois en pâture à notre anxiété, reprend un format normal, et la Femme-du-monde épouvantée la cache dans son corsage d'abord, dans un meuble à secret ensuite… Hélas, c'est pour qu'un domestique, renvoyé ou soudoyé, un cambrioleur, un mari soupçonneux, un fils innocent ou

un détective l'en extirpe par la violence, cinquante mètres plus tard. Il la cherche, — il la trouve, — il la lit, — horreur, il nous la fait lire, toujours in-extenso en gros premier plan. Ici, la Femme-du-Monde peut choisir entre la syncope, si elle est faible, et le revolver si elle veut sauver l'honneur du nom. Mais nous, public, nous ne choisissons pas. Que le mari la lui brandisse sous le nez, que le fils écroulé sanglote sur le papier fatal, nous, public, nous n'échapperons pas à la projection — en gros premier plan — de la Lettre…

D. — Oui… Vous ne pourriez pas parler un peu d'autre chose ? Je ne me sens pas bien…

R. — Impossible. La Femme-du-Monde et la Lettre, la Lettre et la Femme-du-Monde, l'une cachant l'autre, l'autre châtiant l'une, iront de conserve jusqu'à la fin du film. Nous assisterons au coucher — oh ! discret, une Femme-du-Monde ne se déshabille jamais sur l'écran ! — de la Femme-du-Monde, qui, à peine assoupie, s'éveille en sursaut, ou bien sombre dans un cauchemar… un cauchemar qui… un cauchemar dont…

D. — Quel cauchemar ?

R. — J'espérais cette question. Le cauchemar de la Lettre. En « fondu » au cerne de velours, en « médaillon » dans le coin de gauche voici paraître, avec son implacable écriture d'illettré ambitieux, la Lettre…

D. — Oui… Si nous revenions à la Femme-du-Monde ?…

R. — L'avons-nous quittée un instant ? Point de répit ! Il va falloir, maintenant, que le traître à jamais maudit s'enfuie avec la Lettre, qu'il la mette « en lieu sûr » — cela signifie, au cinéma, un

endroit où quelqu'un va la chercher l'instant d'après. Il va falloir que, de taffetas noir vêtue, avec un petit chapeau à voile flottant, la Femme-du-Monde (vous pouvez encore la reconnaître à ceci qu'elle porte rarement le costume tailleur et la tenue de voyage, réservés à la Femme-Fatale ou à l'Américaine), coure après la Lettre… Nous lirons la Lettre entre les mains du traître, nous lirons la Lettre accrochée à une falaise et claquant au vent, nous la lirons, la Lettre, enfermée dans une bouteille et voguant sur la mer, la Lettre recopiée, la Lettre falsifiée, la Lettre vendue, puis la Lettre rachetée, la Lettre mouillée de pleurs, enfin la Lettre froissée entre les doigts d'une morte, d'une sainte et pure martyre, entre les doigts de la Femme-du-Monde.

D. — Ouf !

R. — Où courez-vous, monsieur ? Oubliez-vous que l'inconscient bourreau de la Femme-du-Monde, prostré de douleur et de remords, va pieusement desserrer la main crispée de sa victime, déplier le papier et… nous lire la lettre ?

D. — Qu'est-ce, au cinéma, que le luxe ?

R. — Ça dépend.

D. — Vous ne vous en tirerez pas par une équivoque et un petit air entendu ; précisez.

R. — Souffrez au moins que je sache de quel luxe vous parlez. Nous avons au cinéma le luxe vestimentaire, le luxe de l'ameublement et décoration, et celui qui consiste à immoler, aux fins d'assurer le bonheur conjugal d'une frêle jeune femme, chevaux éventrés, automobiles capotées, édifices, bateaux, avions, palais ninivites et babyloniens…

D. — Bornez-vous aujourd'hui à nous dire ce que vous savez du luxe dans l'acception la plus française du mot, le luxe restreint à la mise en scène et au costume des comédies sentimentales et des drames mondains.

R. — J'entends : ce luxe intelligent, cette élégance « de haut goût » qui signale à l'admiration de l'étranger les films dont le scénario, le découpage, le texte intercalaire et l'ordonnance des accessoires, sont l'œuvre…

D. — D'un des auteurs les plus aimés du public ?

R. — Qu'a de commun le cinéma avec ces gens-là ? L'œuvre, voyons, d'un metteur en scène !

D. — Cependant…

R. — Qui, à cette heure critique, se dévoue à l'élaboration littéraire d'un film ? Le metteur en scène. Qui découpe, avec une maestria chirurgicale, le scénario en images ? Le metteur en scène. Qui s'occupe du destin commercial de la bande ? Le metteur en scène. Qui rédige, en sentences lapidaires, le texte photographié ? Le metteur en scène, le metteur en scène, vous dis-je !

D. — Il est vrai. Gloire à lui !

R. — Je dis comme vous. Et j'ajouterai que son instinct naturel du luxe, ses habitudes d'une vie large et raffinée, la documentation sans lacune qu'il acquit à vivre parmi les grands de ce monde, le désignent généralement pour que son péremptoire génie crée, sans contrôle aucun, des silhouettes de milliardaires américains, de princes régnants et d'aventurières écloses parmi l'opulence orientale…

D. — Je n'aime pas beaucoup ce ton où l'ironie se devine. Ne quittez pas votre sujet.

R. — Je n'ai garde. Qu'est-ce que le luxe ? demandez-vous. Le cinéma italien vous répond : « C'est l'abondance, c'est le nombre. Voyez mes féminins boudoirs de neuf mètres sur quinze, où deux douzaines de chaises et autant de fauteuils, le tout doré, s'ébattent au large. Voyez mes pianos à queue, mes bahuts Renaissance, mon quarteron de consoles et mes girandoles électriques par milliers ; il ne me faut plus que quelques statues de grandeur humaine, et je vous donne un « petit » salon, sans oublier le divan au centre. » Ainsi parle le cinéma italien.

D. — Un divan au centre ?

R. — Au centre. Avec des peaux de bêtes, naturellement. Au centre, vous ne m'en ferez pas démordre. Les spécialistes du luxe au cinéma l'ont décidé ainsi, qu'ils soient d'Italie ou d'ailleurs. Négligemment jeté parmi la foule des tables volantes et des bergères, loin de toute paroi, fenêtre ou encoignure, le divan !

D. — Quels motifs découvrez-vous à cette bizarrerie ?

R. — Je me permets d'en entrevoir un seul : le respect dû au principe du moindre effort. Il est plus facile de mourir assassiné, d'embrasser une amante, de tomber en syncope ou de fondre en larmes — tous accidents qui vont au divan comme la vigne à l'ormeau — sur un meuble central que sur un canapé accoté à la muraille. Il y a toujours une heure, dans la longue et décourageante journée cinématographique, où la fière maxime : « Sois opulent et ingénieux » cède le pas à celle-ci : « Tu ne t'en feras pas plus que de raison. » C'est à cette heure fatale que le château historique, nécessaire mais trop lointain, se voit remplacé par une vil-

la de Vaucresson à chapiteaux de céramique, la cathèdre par le rocking-chair et la cristallerie par des verres de mastroquet. C'est à la même heure qu'après avoir juré qu'il vous « collerait une soirée mondaine comme chez Rothschild », le metteur en scène, sentant faiblir à la fois son orgueil, son esprit novateur et combatif et son estomac affamé, accepte soudain que son interprète principale, reine de toutes les élégances, n'invite à ses raouts que des vendeuses en robes de vieilles distributions de prix et des gentlemen en fracs de croque-morts. Il accepte, car il n'est qu'un homme, c'est-à-dire une proie facile pour la lassitude, l'amertume, le je-m'enfichisme passager. Il accepte, mais soyez certain qu'il souffre et qu'il satisfera, à propos ou hors de propos, sa soif du luxe, dès qu'il en trouvera l'occasion, en envoyant la femme d'un expéditionnaire repriser des bas sur la terrasse d'un blanc palais monégasque, ou en confiant généreusement à un peintre bohème, pour qu'il y donne un bal d'atelier, ces jardins d'Italie dont les portiques, les statues et les fontaines, les roses en cascades et les glycines en rideaux n'ont presque plus de maîtres, et qu'un gardien prête au passant effronté…

Rêverie de Nouvel An

Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande…

Il a neigé dans les plis de nos robes, j'ai des épaulettes blanches, un sucre impalpable fond au creux du mufle camard de Poucette, et la bergère flamande scintille toute, de son museau pointu à sa queue en massue.

Nous étions sorties pour contempler la neige, la vraie neige et le vrai froid, raretés parisiennes, occasions, presque introuvables, de fin d'année… Dans mon quartier désert, nous avons couru comme trois folles, et les fortifications hospitalières, les fortifs décriées et mal connues, les rassurantes fortifs ont vu, de l'avenue des Ternes au boulevard Malesherbes, notre joie haletante de chiens lâchés. Du haut du talus, nous nous sommes penchées sur le fossé que comblait un crépuscule violâtre fouetté de tourbillons blancs ; nous avons contemplé Levallois noir piqué de feux roses, derrière un voile chenillé de mille et mille mouches blanches, vivantes, froides comme des fleurs effeuillées, fondantes sur les lèvres, sur les yeux, retenues un moment aux cils, au duvet des joues… Nous avons gratté de nos dix pattes une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas. Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux…

Assises maintenant devant la grille ardente, nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent enchaîné derrière la porte, fond dans nos veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues…

La bergère flamande, qui fume comme un bain de pieds, a retrouvé sa dignité de louve apprivoisée, son sérieux faux et courtois. D'une oreille, elle écoute le chuchotement de la neige au long des volets clos, de l'autre elle guette le tintement des cuillères dans l'office. Son nez effilé palpite, et ses yeux couleur de cuivre, ouverts droits sur le feu, bougent incessamment, de droite à gauche, de gauche à droite, comme si elle lisait… J'étu-

die, un peu défiante, cette nouvelle venue, cette chienne féminine et compliquée qui garde bien, rit rarement, se conduit en personne de sens et reçoit les ordres, les réprimandes sans mot dire, avec un regard impénétrable et plein d'arrière-pensées… Elle sait mentir, voler, — mais elle crie, surprise, comme une jeune fille effarouchée et se trouve presque mal d'émotion. Où prit-elle, cette petite louve au rein bas, cette fille des champs wallons, sa haine des gens mal mis et sa réserve aristocratique ? Je lui offre sa place à mon feu et dans ma vie, et peut-être m'aimera-t-elle, elle qui sait déjà me défendre…

Ma petite bull au cœur enfantin dort, foudroyée de sommeil, la fièvre au museau et aux pattes. La chatte grise n'ignore pas qu'il neige, et depuis le déjeuner je n'ai pas vu le bout de son nez, enfoui dans le poil de son ventre. Encore une fois me voici, comme au début de l'autre année, assise en face mon feu, de ma solitude, en face de moi-même…

Une année de plus… À quoi bon les compter ? Ce jour de l'An parisien ne me rappelle rien des premiers janvier de ma jeunesse ; et qui pourrait me rendre la solennité puérile des jours de l'An d'autrefois ? La forme des années a changé pour moi, — durant que, moi, je changeais. L'année n'est plus cette route ondulée, ce ruban déroulé qui, depuis janvier, montait vers le printemps, montait, montait vers l'été pour s'y épanouir en calme plaine, en pré brûlant coupé d'ombres bleues, taché de géraniums éblouissants, — puis descendait vers un automne odorant, brumeux, fleurant le marécage, le fruit mûr et le gibier, — puis s'enfonçait vers un hiver sec, sonore, miroitant d'étangs gelés, de neige rose sous le soleil… Puis le ruban ondulé dévalait, vertigineux, jusqu'à se rompre net devant une date merveilleuse, isolée,

suspendue entre les deux années comme une fleur de givre : le jour de l'An…

Une enfant très aimée, entre des parents pas riches, et qui vivait à la campagne parmi des arbres et des livres, et qui n'a pas connu ni souhaité les jouets coûteux : voilà ce que je revois, en me penchant ce soir sur mon passé… Une enfant superstitieusement attachée aux fêtes des saisons, aux dates marquées par un cadeau, une fleur, un traditionnel gâteau… Une enfant qui d'instinct ennoblissait de paganisme les fêtes chrétiennes, amoureuse seulement du rameau de buis, de l'œuf rouge de Pâques, des roses effeuillées à la Fête-Dieu et des reposoirs, — syringas, aconits, camomilles, — du surgeon de noisetier sommé d'une petite croix, bénit à la messe de l'Ascension et planté sur la lisière du champ qu'il abrite de la grêle… Une fillette éprise du gâteau à six cornes, cuit et mangé le jour des Rameaux ; de la crêpe, en carnaval ; de l'odeur étouffante de l'église, pendant le mois de Marie…

Vieux curé sans malice qui me donnâtes la communion, vous pensiez que cette enfant silencieuse, les yeux ouverts sur l'autel attendait le miracle, le mouvement insaisissable de l'écharpe bleue qui ceignait la Vierge ? N'est-ce pas ? J'étais si sage !… Il est bien vrai que je rêvais miracles, mais… pas les mêmes que vous. Engourdie par l'encens des fleurs chaudes, enchantée du parfum mortuaire, de la pourriture musquée des roses, j'habitais, cher homme sans malice, un paradis que vous n'imaginiez point, peuplé de mes dieux, de mes animaux parlants, de mes nymphes et de mes chèvre-pieds… Et je vous écoutais parler de votre enfer, en songeant à l'orgueil de l'homme qui, pour ses crimes d'un moment, inventa la géhenne éternelle… Ah ! qu'il y a longtemps !…

Ma solitude, cette neige de décembre, ce seuil d'une autre année, ne me rendront pas le frisson d'autrefois, alors que dans la nuit longue je guettais le frémissement lointain, mêlé aux battements de mon cœur, du tambour municipal, donnant, au petit matin du 1 janvier, l'aubade au village endormi… Ce tambour dans la nuit glacée, vers quatre heures, je le redoutais, je l'appelais, du fond de mon lit d'enfant, avec une angoisse nerveuse proche des pleurs, les mâchoires serrées, le ventre contracté… Ce tambour seul, et non les douze coups de minuit, sonnait pour moi l'ouverture éclatante de la nouvelle année, l'avènement mystérieux après quoi haletait le monde entier, suspendu au premier rrran du vieux tapin de mon village…

Il passait, invisible dans le matin fermé, jetant aux murs son alerte et funèbre petite aubade, et derrière lui une vie recommençait, neuve et bondissante vers douze mois nouveaux… Délivrée, je sautais de mon lit à la chandelle, je courais vers les souhaits, les baisers, les bonbons, les livres à tranches d'or… J'ouvrais la porte aux boulangers portant les cent livres de pain et jusqu'à midi, grave, pénétrée d'une importance commerciale, je tendais à tous les pauvres, les vrais et les faux, le chanteau de pain et le décime qu'ils recevaient sans humilité et sans gratitude…

Matins d'hiver, lampe rouge dans la nuit, air immobile et âpre d'avant le lever du jour, jardin deviné dans l'aube obscure, rapetissé, étouffé de neige, sapins accablés qui laissiez, d'heure en heure, glisser en avalanches le fardeau de vos bras noirs, — coups d'éventail des passereaux effarés, et leurs jeux inquiets dans une poudre de cristal plus ténue, plus pailletée que la brume irisée d'un jet d'eau… Ô tous les hivers de mon enfance, une journée d'hiver vient de vous rendre à moi ! C'est mon visage d'autrefois

que je cherche, dans ce miroir ovale saisi d'une main distraite, et non mon visage de femme, de femme jeune que sa jeunesse va, bientôt, quitter…

Enchantée encore de mon rêve, je m'étonne d'avoir changé, d'avoir vieilli pendant que je rêvais… D'un pinceau ému je pourrais repeindre, sur ce visage-ci, celui d'une fraîche enfant roussie de soleil, rosée de froid, des joues élastiques achevées en un menton mince, des sourcils mobiles prompts à se plisser, une bouche dont les coins rusés démentent la courte lèvre ingénue… Hélas, ce n'est qu'un instant. Le velours adorable du pastel ressuscité s'effrite et s'envole… L'eau sombre du petit miroir retient seulement mon image qui est bien pareille, toute pareille à moi, marquée de légers coups d'ongle, finement gravée aux paupières, aux coins des lèvres, entre les sourcils têtus… Une image qui ne sourit ni ne s'attriste, et qui murmure, pour moi seule : « Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joins pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir. Répète-toi cette parole, non comme un cri de désespoir, mais comme un cher refrain que tu chantes en toi-même, comme le rappel d'un départ nécessaire… Regarde-toi, regarde tes paupières, tes lèvres, soulève sur tes tempes les boucles de tes cheveux : déjà tu commences à t'éloigner de ta jeunesse ; tu vas t'éloigner de ta vie, ne l'oublie pas, il faut vieillir !

« Éloigne-toi lentement, lentement, sans larmes ; n'oublie rien ! Emporte ta santé, ta gaîté, ta coquetterie, le peu de bonté et de justice qui t'a rendu la vie moins amère ; n'oublie pas ! Va-t'en parée, va-t'en douce, et ne t'arrête pas le long de la route irrésistible, tu l'essaierais en vain, — puisqu'il faut vieillir ! Suis le chemin, et ne t'y couches que pour mourir. Et, quand tu t'étendras en travers du vertigineux ruban ondulé, si tu n'as pas laissé der-

rière toi, un à un, tes cheveux en boucles, ni tes dents une à une, ni tes membres un à un usés, si la poudre éternelle n'a pas, avant ta dernière heure, sevré tes yeux de la lumière merveilleuse — si tu as, jusqu'au bout, gardé dans ta main la main amie qui te guide, couche-toi en souriant, dors heureuse, dors privilégiée… »

Malade

Comme chaque matin, une mince colonne lilas, une tige de lumière, debout, divise l'obscurité de la chambre. Elle s'étire, coupante, contre le fond brodé et sombre de mon rêve, un rêve de jardins à lourdes verdures, à feuillages bleus comme ceux des tapisseries, qui murmuraient pesamment sous un vent chaud… Je referme les yeux, avec l'espoir de joindre, par-dessus la hampe lumineuse, les deux panneaux somptueux de mon rêve. Une douleur précise, à la place des sourcils, m'éveille tout à fait. Mais le murmure orageux des feuillages bleus persiste dans mes oreilles.

J'atteins la lampe, qui éclôt de l'ombre comme une courge rosée, traînant après elle ses vrilles sèches en fil de soie…

Le battement douloureux persiste, là, derrière les sourcils. J'avale péniblement ; quelque chose comme une petite arbouse râpeuse enfle dans ma gorge, et je ferme les mains, je cache mes ongles, pour éviter le contact des draps.

Froid, chaud — frissons… Malade ? Oui. Décidément, oui. Pas très malade — juste assez. J'éteins la lampe, et le tube lumineux, d'un bleu glacé qui rafraîchit ma fièvre, monte de nouveau entre les rideaux. Il est six heures.

Malade… oh ! oui, enfin, malade. Un peu de grippe, sans doute ? Je referme les yeux, et j'attends le commencement de cette journée comme si c'était ma fête. Toute une longue journée de faiblesse, de demi-sommeil, de caprices respectés, de diète gourmande ! J'appelle déjà le parfum, autour de mon lit, de la verveine citronnelle — il y aura aussi, quand j'aurai faim, l'odeur du lait chaud vanillé, et de la pomme échaudée, givrée de sucre…

Faut-il attendre que la maison s'éveille ? Ou bien sonnerai-je, pour qu'on se hâte et qu'on s'effare, avec des bruits de mules claquantes dans l'escalier, des « Mon Dieu ! » et des « Cela devait arriver, la grippe court… » Mieux vaut attendre, en guettant le jour qui grandit, Je tapis qui s'éclaire et pâlit comme un étang… J'entends, mais vaguement, le roulement des voitures et les sonnailles des bouteilles pendues aux doigts du laitier… Le son profond d'une timbale grave, battue légèrement et régulièrement, assourdit mes oreilles et me sépare des bruits de la rue : c'est la monotone, l'agréable pédale de ma fièvre. Loin de chercher à m'en distraire, je la cultive, je la détaille, j'accommode à son rythme des airs faciles, des chansons de mon enfance… Ah ! voici que, portée en musique vers les jardins que quitta mon songe, j'entrevois de nouveau les lourds feuillages bleus…

… « Quoi ? que voulez-vous ? je dormais… Oui, vous voyez, je suis malade… Si, si, vraiment malade ! Non, je ne veux rien, sinon que vous n'entriez pas tous à la fois dans ma chambre… Et ne touchez pas aux rideaux — oh ! la grossièreté des gens bien portants ! — avez-vous fini de les ouvrir et refermer, et d'agiter de grands drapeaux de clarté qui refroidissent toute la pièce ?

» Donnez-moi seulement… un verre d'eau glacée : je veux un verre tout uni, un gobelet sans défaut et sans parure, mince, plai-

sant aux lèvres et à la langue, plein d'une eau dansante et qui semble, à cause du plateau d'argent, un peu bleue — j'ai soif.

» Non ? Vous refusez ? Eh ! qu'ai-je à faire, moi fiévreuse, moi brûlante, de votre tisane qui sent le linge bouilli et le vieux bouquet ? Disparaissez-tous ! je vous déteste. Je défends qu'on m'embrasse avec des nez froids, qu'on me touche avec des mains de gouvernante matinale, honnêtes et gercées…

» Allez-vous-en ! Toute seule, je goûte mieux l'agrément morose, délicat, d'être malade. Je me sens, aujourd'hui, si supérieure à vous tous ! Des yeux fins, blessés, amoureux des lumières douces et des reflets étouffés — des oreilles sensibles, mobiles sous mes cheveux, inquiètes de tout bruit — une peau intelligente assez pour percevoir les défauts de la toile fine qui la couvre — et ce miraculeux odorat qui invente à son gré, dans la chambre, l'arome de la fleur d'oranger ou des bananes meurtries, ou du melon musqué, trop mûr, qui va se fendre et répandre une eau sanguine…

» Il me semble que derrière la porte, vous devez être un peu envieux, vous qui ne savez pas jouer, comme je fais, avec le soleil de novembre qui coule lentement sur le toit, là-bas, au bout du jardin, avec la branche que chaque souffle incline et qui trempe, chaque fois, le bout de ses feuilles rouillées dans un vif rayon… Elle se relève, et l'ombre la teint en violet — elle se penche, et la voilà rose… Violet, rose… Rose, violet… Violet-bleu, comme les feuillages de mon rêve… Ils ne sont pas si loin, les feuillages bleus, puisque leur murmure marin emplit mes oreilles : aurai-je le temps, cette fois, d'habiter leurs ombrages ?…

. . . . . .

… » Qui est là ? Qu'y a-t-il ? Je dormais… Pourquoi me laisse-t-on seule ? Depuis combien de temps m'abandonnez-vous, sans force pour appeler ? Venez, secourez-moi… Oh ! vous ne m'aimez pas… Qui donc a mis près de mon visage, pendant mon sommeil, ce bouquet de violettes ? Donnez, que je le touche… Qu'il est vivant, et froid, et délicieux aux lèvres !… Vous êtes sortis ? Il fait beau ?… il fait beau sans moi… Oui, je sais, le trottoir était sec et bleuté, mes chiens ont couru devant vous dans l'allée du Bois, ils happaient les feuilles en rafale… Je suis jalouse… Ne me regardez pas : je voudrais être petite pour pleurer sans honte. Je n'aime plus être malade. Je suis sage : je boirai la potion amère, la tisane aussi. Je ne jetterai plus mes bras hors des couvertures…

» Que la journée est longue ! Est-ce l'heure, enfin, d'allumer les lampes ? N'essayez pas de mentir : j'entendrai bien les enfants courir et crier en quittant l'école, et les galoches de la porteuse de pain, qui vient à cinq heures…

» Dites, resteriez-vous ainsi fidèles auprès de moi, indulgents et grondeurs, si j'étais longtemps, longtemps malade ? ou bien si j'étais vieille tout d'un coup, et prisonnière comme sont les vieilles gens ?… Cela fait trembler, quand on y pense… Cela fait trembler… Pourquoi croyez-vous que c'est de fièvre que je tremble ? Je tremble parce que c'est la mauvaise heure, entre chien et loup… Vite ! allumez la lampe, et que sa lueur éloigne le chien fantôme et le loup revenant…

» Vous voyez, maintenant je ne frissonne plus, depuis qu'elle brille toute ronde, énorme et rose, comme une coloquinte à l'écorce brodée… Le beau fruit, et de quel jardin fabuleux ! Il tient encore à ses vrilles arrachées, vous voyez, traînantes sur la table, et peut-être qu'en fermant les yeux… attendez, oui, je vois la

branche qui portait le fruit, et voici l'arbre après la branche, l'arbre bleu, enfin, enfin ! et tout le jardin sombre, accablé de vent chaud, murmurant d'eau et de feuilles, le jardin de mon rêve, dont je demeure, depuis cette nuit, altérée… »

Dimanche

Qu'est-ce que tu as ?… Ne prends pas la peine, en me répondant : « Rien », de remonter courageusement tous les traits de ton visage ; l'instant d'après, les coins de ta bouche retombent, tes sourcils pèsent sur tes yeux, et ton menton me fait pitié. Je le sais, moi, ce que tu as.

Tu as que c'est dimanche, et qu'il pleut. Si tu étais une femme, tu fondrais en larmes, parce qu'il pleut et que c'est dimanche, mais tu es un homme, et tu n'oses pas. Tu tends l'oreille vers le bruit de la pluie très fine, un bruit fourmillant de sable qui boit — tu regardes malgré toi la rue miroitante et les funèbres magasins fermés, et tu raidis tes pauvres nerfs d'homme, tu fredonnes un petit air, tu allumes une cigarette que tu oublies et qui refroidit entre tes doigts pendants…

J'ai bien envie d'attendre que tu n'en puisses plus, que tu quêtes mon secours…

Je suis méchante, dis ? Non, mais c'est que j'aime tant ton geste enfantin de jeter les bras vers moi et de laisser rouler ta tête sur mon épaule, comme si tu me la donnais une fois pour toutes… Mais aujourd'hui il pleut si noir, et c'est tellement dimanche que je fais, avant que tu l'aies demandé, les trois signes

magiques : clore les rideaux, — allumer la lampe, — disposer, sur le divan, parmi les coussins que tu préfères, mon épaule creusée pour ta joue, et mon bras prêt à se refermer sur ta nuque…

Est-ce bien ainsi ? pas encore ? ne dis rien, attends que notre chaleur de bêtes fraternelles ait gagné les coussins. Lentement, lentement, la soie tiédit sous ma joue, sous mes reins, et ta tête s'abandonne peu à peu à mon épaule, et tout ton corps, à mon côté, se fait lourd et souple et répandu comme si tu fondais…

Ne parle pas ! J'entends, mieux que tes paroles, tes grands soupirs tremblants… Tu retiens ton souffle, tu crains d'achever le soupir en sanglot. Ah ! si tu osais…

Va, j'ai jeté sur la lampe mon écharpe bleutée ; tu vois à peine, à travers les tiges d'un haut bouquet de chrysanthèmes, le feu dansant ; — reste là, dans l'ombre, — oublie que je suis ton amie, oublie ton âge et même que je suis une femme, savoure l'humiliation et la douceur de redevenir, parce que c'est un désolant dimanche de novembre, parce qu'il fait froid et qu'il pleut noir, un enfant nerveux, qui retourne invinciblement, innocemment, à la féminine chaleur, qui ne souhaite rien, hors l'abri vivant, hors l'immobile caresse de deux bras refermés.

Reste là. Tu as retrouvé le berceau, — il te manque la chanson, ou le conte merveilleux… Je ne sais pas de contes. Et je n'inventerai même pas pour toi l'histoire heureuse d'une princesse fée qui aime un prince magicien. Car il n'y a pas de place pour l'amour dans ton cœur d'aujourd'hui, dans ton cœur d'orphelin.

Je ne sais pas de contes… Te suffira-t-il, mon chuchotement contre ton oreille ? Donne ta main, serre bien la mienne : elle te mène, sans bouger, vers des dimanches humbles que j'ai tant ai-

més. Tu nous vois, la main dans la main, et toujours plus petits, sur une route couleur de fer bleu, pailletée de silex métallique — c'est une route de mon pays…

Je te conduis doucement, parce que tu n'es qu'un joli enfant parisien, et je regarde, en marchant, ta main blanche dans ma petite patte hâlée, sèche de froid et rougie au bout des doigts. Elle a l'air, ma petite patte paysanne, d'une des feuilles qui demeurent aux haies, enluminées par l'automne…

La route couleur de fer tourne ici, si court qu'on s'arrête surpris, devant un village imprévu.. Mon Dieu, je t'emmène religieusement vers ma maison d'autrefois, petit enfant policé et qui ne t'étonnes guère, et peut-être que tu dis, pendant que je tremble sur le seuil retrouvé : « Ce n'est qu'une vieille maison… »

Entre. Je vais t'expliquer. D'abord, tu comprends que c'est dimanche, à cause du parfum de chocolat qui dilate les narines, qui sucre la gorge délicieusement… Quand on s'éveille, voyons, et qu'on respire la chaude odeur du chocolat bouillant, on sait que c'est dimanche. On sait qu'il y a, à dix heures, des tasses roses, fêlées, sur la table, et des galettes feuilletées, — ici, tiens, dans la salle à manger, — et qu'on a la permission de supprimer le grand déjeuner de midi… Pourquoi ? je ne saurais te dire… c'est une mode de mon enfance.

Ne lève pas des yeux craintifs vers le plafond noir. Tout est tutélaire dans cette maison ancienne. Elle contient tant de merveilles ! ce pot bleu chinois, par exemple, et la profonde embrasure de cette fenêtre, où le rideau, en retombant, me cache toute…

Tu ne dis rien ? Oh ! petit garçon, je te montre un vase enchanté, dont la panse gronde de rêves captifs, la grotte mystérieuse où je m'enferme avec mes fantômes favoris, et tu restes froid, déçu, et ta main ne frémit pas dans la mienne ? Je n'ose plus, maintenant, te mener dans ma chambre, te mener dans ma chambre à dormir où la glace est tendue d'une dentelle grise, plus fine qu'un voile de cheveux, qu'a tissée une grosse araignée des jardins, frileuse. Elle veille au milieu de sa toile, et je ne veux pas que tu l'inquiètes. Penche-toi sur le miroir : nos deux visages d'enfants, le tien pâle, le mien vermeil, rient derrière le double tulle… Ne t'arrête pas au banal petit lit blanc, mais plutôt au judas de bois qui perce la cloison : c'est par là que pénètre, à l'aube, ma chatte vagabonde ; elle choit sur mon lit, froide, blanche et légère comme une brassée de neige, et s'endort sur mes pieds…

Tu ne ris pas, petit compagnon blasé. Mais j'ai gardé, pour te conquérir, le jardin. Dès que j'ouvre la porte usée, dès que les deux marches branlantes ont remué sous nos pieds, ne sens-tu pas cette odeur de terre, de feuilles de noyer, de chrysanthèmes et de fumée ? Tu flaires comme un chien novice, tu frissonnes… L'odeur amère d'un jardin de novembre, le saisissant silence dominical des bois d'où se sont retirés le bûcheron et la charrette, la route forestière détrempée où roule mollement une vague de brouillard, — tout cela est à nous jusqu'au soir, si tu veux, puisque c'est dimanche.

Mais peut-être préféreras-tu mon dernier royaume et le plus hanté : l'antique fenil, voûté comme une église. Respire, avec moi, la poussière flottante du vieux foin, encore embaumée, plus excitante qu'un tabac fin. Nos éternuements aigus vont émouvoir un peuple argenté de rats, de chats minces à demi sauvages ; des

chauves-souris vont voler, un instant, dans le rayon de jour bleu qui fend, du plafond au sol, l'ombre veloutée… C'est à présent qu'il faut serrer ma main et réfugier, sous mes longs cheveux, ta tête lisse et noire de chaton bien léché…

… Tu m'entends encore ? Non, tu dors. Je veux bien garder ta lourde tête sur mon bras et t'écouter dormir. Mais je suis un peu jalouse. Parce qu'il me semble, à te voir insensible et les yeux clos, que tu es resté là-bas, dans un très vieux jardin de mon pays, et que ta main serre la rude petite main d'une enfant qui me ressemble…

Répit

« — On t'a dit qu'en ton absence je vivais seule, farouche et fidèle, avec un air d'impatience et d'attente ?… Ne le crois pas. Je ne suis ni seule, ni fidèle. Et ce n'est pas toi que j'attends.

» Ne t'irrite pas ! Lis cette lettre jusqu'au bout. J'aime te braver quand tu es loin, quand tu ne peux rien contre moi, que serrer tes poings et briser un vase… J'aime te braver sans péril, et te voir à travers la distance, tout petit, courroucé et inoffensif : tu es le dogue, et moi le chat en haut de l'arbre…

» Je ne t'attends pas. On t'a dit que j'ouvrais hâtivement ma fenêtre, dès le lever du soleil, comme aux jours où tu marchais dans l'allée, chassant devant toi, jusqu'à mon balcon, ton ombre longue ? On t'a menti. Si j'ai quitté mon lit, pâle, un peu égarée de sommeil, ce n'est pas que l'écho de ton pas m'appelât… Qu'elle est belle, l'allée blonde et vide ! Nulle branche morte, nul fétu

n'arrête mon regard qui s'y élance, et la barre bleue de ton ombre ne chemine plus sur le sable pur, qu'ont seules gaufré les petites serres des oiseaux…

» J'attendais… cette heure-là, la première du jour, la mienne, celle que je ne partage avec personne. Je t'y laissais mordre juste le temps de t'accueillir, de te reprendre la fraîcheur, la rosée de ta course à travers les champs, et de refermer sur nous mes persiennes… Maintenant, l'aube est à moi seule, et seule je la savoure rose, emperlée, comme un fruit intact qu'ont dédaigné les hommes. C'est pour elle que je quitte mon sommeil, et mon rêve qui parfois t'appartient… Tu vois ? éveillée, à peine, je te quitte, et pour te trahir…

» T'a-t-on redit aussi que je descendais pieds nus, vers midi, jusqu'à la mer ? On m'a épiée, n'est-ce pas ? On t'a vanté ma solitude hostile, et la muette promenade sans but de mes pas sur la plage ; on a plaint mon visage penché, puis soudain guetteur, tendu vers… Vers quoi ? vers qui ?… Oh ! si tu avais pu entendre ! je viens de rire, de rire comme jamais tu ne m'entends rire ! C'est qu'il n'y a plus, sur la plage lissée par la vague, la moindre trace de tes jeux, de tes bonds, de ta jeune violence, il n'y a plus tes cris dans le vent, et ton élan de nageur ne brise plus la volute harmonieuse de la lame qui se dresse, s'incline, s'enroule comme une verte feuille transparente, se jette vers moi et fond à mes pieds…

» T'attendre, te chercher ? Pas ici, où rien ne se souvient de toi. La mer ne berce point de barque ; la mouette qui péchait, agrippée au flot et battant des ailes, s'est envolée. Le rocher rougeâtre, en forme de lion, se prolonge, violet, sous l'eau qui l'assaille. Se peut-il que tu aies dompté, sous ton talon nu, ce lion taciturne ? Ce sable, qui craque en séchant comme une soie échauf-

fée, tu l'as foulé, fouillé ; il a bu sur toi ton parfum et le sel de la mer ? Je me répète tout cela, en marchant à midi sur la plage, et je penche la tête, incrédule. Mais, parfois, je me retourne aussi, et je guette — comme les enfants qui s'effraient d'une histoire qu'ils inventent : — non, non, tu n'es pas là, — j'ai eu peur. Je croyais tout à coup te trouver là, avec ton air de vouloir me voler mes pensées… J'ai eu peur.

» Il n'y a rien, — rien que la plage lisse qui grésille comme sous une flamme invisible, rien que les équilles de nacre qui percent le sable, sautent, repiquent du nez, ressortent, et cousent la grève de mille lacets étincelants et rompus… Il n'est que midi. Je n'ai pas fini de t'offenser, absent ! Je cours vers la salle sombre, où le jour bleu se mire dans la table cirée, dans l'armoire à panse brune ; sa fraîcheur sent la cave et le fruitier, à cause du cidre qui mousse dans la cruche et d'une poignée de fraises au creux d'une feuille de chou…

» Un seul couvert. L'autre côté de la table, en face de moi, luit comme une flaque. Je n'y jetterai pas la rose, tu sais ? que tu trouvais chaque matin, tiède, dans ton assiette. Je l'épingle à mon corsage, très haut, près de l'épaule, et je n'ai qu'à tourner un peu la tête pour m'y caresser les lèvres… Comme la fenêtre est large ! Tu me la masquais à demi, et je n'avais jamais vu, jusqu'à présent, l'envers mauve, presque blanc, des fleurs de clématite, pendantes…

» Je chantonne tout doucement, tout doucement, pour moi seule… La plus grosse fraise, la plus noire cerise, ce n'est plus dans ta bouche, mais dans la mienne, qu'elles fondent, délicieuses… Tu les convoitais si fort que je te les offrais, non par tendresse, mais par une sorte de pudeur civilisée…

» Tout l'après-midi est devant moi comme une terrasse inclinée, rayonnante en haut et qui plonge, là-bas, dans le soir indistinct, couleur d'étang. C'est l'heure, te l'a-t-on dit ? où je m'enferme. Réclusion jalouse, n'est-ce pas ? méditation voluptueuse et triste d'une amante solitaire ?… Qu'en sais-tu ? Quels noms donner aux fantômes que je choie, quels conseillers me pressent, et pourrais-tu jurer que mon rêve a les traits de ton visage ?… Doute de moi ! doute de moi, toi qui as pu surprendre mes pleurs, et mon rire, toi que je fruste à tout moment, toi, que je baise en te nommant tout bas : « Étranger… »

» Jusqu'au soir, je te trahis ! Mais, à la nuit, je te donne rendez-vous, et la pleine lune me retrouve au pied de l'arbre où délirait un rossignol, si enivré de son chant qu'il n'entendit ni nos pas, ni nos souffles, ni nos paroles mêlées… Aucun de mes jours ne ressemble au jour d'avant, mais une nuit de pleine lune est divinement pareille à une autre nuit de pleine lune…

» À travers l'espace, par-dessus la mer et les montagnes, ton esprit vole-t-il au rendez-vous que je lui donne, auprès de l'arbre ? J'y reviens, comme je l'ai promis, chancelante, car ma tête renversée cherche en vain le bras qui la soutenait… Je t'appelle — parce que je sais que tu ne viendras pas ! Sous mes paupières fermées, je joue avec ton image, j'adoucis la couleur de ton regard, le son de ta voix, je taille à mon gré ta chevelure, et j'affine ta bouche, et je t'invente subtil, enjoué, indulgent et tendre — je te change, je te corrige…

» Je te change… Peu à peu, et tout entier, et jusqu'au nom que tu portes… Et puis je m'en vais, furtive, honteuse, légère, comme si, entrée avec toi sous l'ombre de l'arbre, j'en sortais avec un inconnu… »

J'ai Chaud

Ne me touche pas ! j'ai chaud… Écarte-toi de moi ! Mais ne reste pas ainsi debout sur le seuil : tu arrêtes, tu me voles le faible souffle qui bat, de la fenêtre à la porte, comme un lourd oiseau prisonnier…

J'ai chaud. Je ne dors pas. Je regarde l'air noir de ma chambre close, où chemine un râteau d'or, aux dents égales, qui peigne lentement, lentement, l'herbe rase du tapis. Quand l'ombre rayée de la persienne atteindra le lit, je me lèverai, — peut-être… Jusqu'à cette heure-là, j'ai chaud.

J'ai chaud. La chaleur m'occupe comme une maladie et comme un jeu. Elle suffit à remplir toutes les heures du jour et de la nuit. Je ne parle que d'elle ; je me plains d'elle avec passion et douceur, comme d'une caresse impitoyable. C'est elle — regarde ! — qui m'a fait cette marque vive au menton, et cette joue giflée, et mes mains ne peuvent quitter ces gantelets, couleur de pain roux, qu'elle peignit sur ma peau. Et cette poignée de grains d'or, tout brûlants, qui m'a sablé le visage, c'est elle, c'est encore elle…

Non, ne descends pas au jardin ; tu me fatigues. Le gravier va craquer sous tes pas, et je croirai que tu écrases un lit de petites braises… Laisse ! que j'entende le jet d'eau, qui gicle maigre et va tarir, et le halètement de la chienne couchée sur la pierre chaude. Ne bouge pas ! Depuis ce matin, je guette, sous les feuilles évanouies de l'aristoloche, qui pendent molles comme des peaux, l'éveil du premier souffle de vent… Ah ! j'ai chaud ! Ah ! entendre, autour de notre maison, le bruit soyeux, d'éventail ouvert et refermé, d'un pigeon qui vole !…

Je n'aime déjà plus le drap fin et froissé, si frais tout à l'heure à mes talons nus. Mais, au fond de ma chambre, il y a un miroir, tout bleu d'ombre, tout troublé de reflets…

Quelle eau tentante et froide !

Imagine, à t'y mirer, l'eau des étangs de mon pays ! Ils dorment ainsi sous l'été, tièdes ici, glacés là par la fusée d'une source profonde. Ils sont opaques et bleuâtres, perfidement peuplés, et la couleuvre d'eau s'y enlace à la tige longue des nénuphars et des sagittaires… Ils sentent le jonc, la vase musquée, le chanvre vert… Rends-moi leur fraîcheur, leur brouillard où se berce la fièvre, rends-moi leur frisson, — j'ai si chaud !…

Ou bien donne-moi — mais tu ne voudras pas ! — un tout petit morceau de glace, dans le creux de l'oreille, et un autre là, sur mon bras, à la saignée… Tu ne veux pas ? tu me laisses désirer en vain, tu me fatigues…

Regarde, à présent, si la couleur du jour commence à changer, si les raies éblouissantes des persiennes deviennent bleues en bas, orangées en haut ? Penche-toi sur le jardin, raconte-moi la chaleur comme on raconte une catastrophe !

Le marronnier va mourir, dis ? Il tend vers le ciel des feuilles frites, couleur d'écaille jaspée… Et rien ne pourra sauver les roses, saisies par la flamme avant d'éclore… Des roses… des roses mouillées, gonflées de pluie nocturne, froides à embrasser…

Ah ! quitte la fenêtre ! reviens ! trompe ma langueur en me parlant de fleurs penchées sous la pluie ! Trompe-moi, dis que l'orage, là-bas, enfle un dos violet dis-moi que le vent, rampant, se dresse soudain contre la maison, en rebroussant la vigne et la

glycine, dis que les premières gouttes, plombées, vont entrer, obliques, par la fenêtre ouverte !

Je les boirai sur mes mains, j'y goûterai la poussière des routes lointaines, la fumée du nuage bas qui crève sur la ville…

Souviens-toi du dernier orage, de l'eau amère qui chargeait les beaux soucis couleur de soleil, de la pluie sucrée que pleurait le chèvrefeuille, et de la chevelure du fenouil, poudrée d'argent, où nous sucions en mille gouttelettes la saveur d'une absinthe fine…

Encore, encore ! j'ai si chaud ! Rappelle-moi le mercure vivace qui roule aux creux des capucines, quand l'averse s'éloigne, et sur la menthe pelucheuse… Évoque la rosée, la brise haute qui couche les cimes des arbres et ne touche pas mes cheveux… Évoque la mare cernée de moustiques et la ronde des rainettes… Oh ! je voudrais, sur chaque main, le ventre froid d'une petite grenouille !… J'ai chaud, si tu savais… Parle encore…

Parle encore : guéris ma fièvre ! Crée pour moi l'automne : donne-moi, d'avance, le raisin froid, qu'on cueille à l'aube, et les dernières fraises d'octobre, mûres d'un seul côté… Oui, il me faudrait, pour l'écraser dans mes mains sèches, une grappe de raisins oubliés sur la treille, un peu ridés de gelée… Si tu amenais, auprès de moi, deux beaux chiens au nez très frais ?… Tu vois, je suis toute malade je divague…

Ne me quitte pas ! assieds-toi, et lis-moi le conte qui commence par : « La princesse avait vu le jour dans un pays où la neige ne découvre jamais la terre, et son palais était fait de glace et de givre… » De givre, tu entends ? de givre !… Quand je répète ce mot scintillant, il me semble que je mords dans une pelote de

neige crissante, une belle pomme d'hiver façonnée par mes mains… Ah ! j'ai chaud !…

J'ai chaud, mais… quelque chose a remué dans l'air ? Est-ce seulement cette guêpe blonde ? Annonce-t-elle la fin de ce long jour ? Je m'abandonne à toi. Appelle sur moi le nuage, le soir, le sommeil. Tes doigts sous ma nuque y démêlent un moite désordre de cheveux…

Penche-toi, évente, de ton souffle, mes narines, et presse, contre mes dents, le sang acide de la groseille que tu mords… Je ne murmure presque plus, et tu ne saurais dire si c'est d'aise… Ne t'en va pas si je dors : je feindrai d'ignorer que tu baises mes poignets et, mes bras, rafraîchis, emperlés comme le col d'un alcarazas brun…

Convalescence

Vers Tunis… Tunis, c'est là-bas, plus loin que l'horizon visible, plus loin que cette claire brume lilas qui repose sur la mer et la fait, par contraste, plus sombre. Tunis… c'est tout blanc, n'est-ce pas ? d'un blanc de sucre au soleil, et l'ombre des murs y est bleue, du même bleu que la mer, là-bas à l'horizon ?… Tunis, c'est l'Afrique, c'est… comment dire ? C'est l'éblouissante ville que je ne connais pas, la ville qui est de l'autre côté de la mer !

Je voudrais ne jamais y arriver. Toute ma journée, je la passerai ici, à l'avant du bateau sur cette chaise-longue de rotin, déteinte et comme poncée par la vague et l'embrun. Je me refuse à secouer ma paresse de convalescente, même quand sonnera l'as-

sourdissant gong des repas. Apportez-moi le riz créole, et les oranges, et les dattes, là, sur la couverture qui m'emmaillote jusqu'aux aisselles. Apportez-moi aussi le café brûlant, et laissez-moi tranquille, maintenant, toute seule sur le pont. Je ne veux plus voir personne…

Le bateau roule très fort. Le mât, devant moi, s'incline avec lui, à gauche, puis à droite, et parcourt le ciel, comme une longue aiguille hésitante. Ma tête oscille doucement et je vois tantôt à ma gauche, tantôt à ma droite, la mer se soulever et venir à ma rencontre, gaufrée de profonds sillons à crêtes blanches, et si lourde et d'un bleu si dense qu'elle donne confiance : ne marcherais-je pas sur ces eaux épaisses, comme sur un asphalte fouetté en train de se figer ?

Seule… et sur la mer sans bornes. Enfin ! Le vent et le roulis ont balayé ce pont. On bavarde au salon, on bridge au fumoir, on geint dans les cabines. Seule, et déjà tout énivrée de balancement, de faiblesse convalescente, de demi-sommeil, de demi-fièvre… Je regarde, étonnée, ma forme sous la couverture serrée, et mes pieds pointus, et mes mains inertes sous les gants épais. C'est moi, ce corps immobile ? Et n'est-ce pas ainsi qu'on attache, les bras aux flancs et les genoux joints, ceux qui ont cessé pour jamais de se mouvoir, et qu'on verse à la mer, par-dessus ce parapet ?

Quelle douceur de songer à cela, ici, sereinement ! Je ne souffre plus. Chaque effort du bateau me guérit davantage. La tête libre, et le corps si léger, et les yeux perdus… J'égale presque celle que je serai — plus tard, demain, dans un an, dans une heure ? — quand mon libre esprit voguera sur la mer, délesté du poids qui dort sur cette chaise-longue…

Hier encore, je souffrais. J'appelais, avec l'énergie des malades, la cessation de ma souffrance. J'espérais ma guérison, j'exigeais le changement — la vie. Aujourd'hui, je me repose, insensible comme ceux qui viennent de mourir. Mon souffle n'ouvre pas mes lèvres humides et froides d'une vapeur salée ; le bateau seul respire, d'une longue, d'une lente et puissante haleine qui le couche à droite, qui le couche à gauche, qui enfonce son avant au profond de la vague, puis le relève ruisselant. Un sourd frémissement rythmé l'anime aussi comme les pulsations d'un cœur essoufflé.

Qu'il est vivant, le bateau où s'éteint mon mal ! Beau nageur blanc, comme tu emportes vite ma dépouille ! Ma dépouille : j'appelle ainsi ce corps privé soudain de ce qui le tordait si passionnément sur un lit moite, ce corps si expressif dans sa souffrance, si révolté, qui luttait contre son mal, inconscient et vigoureux comme un serpent coupé !... Tu m'emportes guérie — comme si j'étais morte. Pas de souhait, pas de tourment, plus rien... Le vide, la sérénité vaincue de ceux qui ont fini d'espérer, fini de pâtir.

Une nuée rousse, surgie du Nord invisible, derrière moi, traverse lentement le ciel. Sa couleur m'annonce la fin prochaine du jour, la fin du voyage, la fin de ma solitude... Quelque chose, en même temps, se lève sur ma pensée pure et stagnante : une nuée dont je ne puis dire si elle a forme de souvenir, de souci ou de regret ; elle se dissipe avant de projeter sur un miroir étincelant et désert l'ombre d'un triste visage penché, ou d'une chimère cabrée, ou d'un combat amoureux...

Le nuage roux se hâte et nous devance vers la rive qu'on ne voit pas... Le soleil descend, berçant sur mon visage aux yeux mi-

clos l'ombre du mât. Le vent grandit par instants, puis retombe, et ses assauts irréguliers agitent, hors de mon bonnet de laine, un petit drapeau palpitant de cheveux. Cela est irritant comme la caresse taquine d'un doigt sur la joue, quand on dort… Je résiste, je ne veux pas de réveil. Ne peut-on chasser même ces oiseaux tournoyants, noirs sur le ciel d'un bleu frais de lavande ? Leur vol fend l'azur autour de moi, si vif et si soudain que je tressaille, comme si la plume humide et pointue de leur aile m'avait atteinte. Ainsi tressaillais-je autrefois, au passage, dans l'air, de ce parfum… Quel parfum ? Je l'ai oublié…

J'ai oublié. Il y a, entre celle que je fus et celle qui est ici, couchée, vivante et refroidie comme une terre encore en fleurs d'où la chaleur se retire, il y a l'enchantement funèbre d'un long mal, il y a les insomnies, les féeries du délire, les heures noires des sommeils fiévreux… Ces pieds joints et paisibles ont usé de leurs ongles le drap qui les recouvrait, et ces narines, ces lèvres fermées ont imploré, ouvertes, tendues, le suc d'un fruit calmant, ou la bouffée du parfum oublié. La douleur et la joie, la musique, la couleur et l'odeur — autant de rayons affilés qui se brisaient sur moi, et comme j'en retentissais toute !…

Le soleil descend, et je me trouble à découvrir que la mer est maintenant plus pâle que le ciel, la mer tout à l'heure chargée de noir et de bleu, et de savonneuse écume.. Une lumière verte, claire et dorée, monte des sables mystérieux, et la vague se tait aux flancs du bateau blanc… Là-bas ! qu'est-ce, là-bas ? Un long nuage ondulé, où brillent des oiseaux de neige ?

Non, c'est la terre ! Pouvais-je m'y tromper ? Ne suis-je pas déjà debout, penchée toute vers le rivage qui vient lentement à

nous, perçant les vapeurs où naissent peu à peu des villages blancs, des collines de jeune blé plus vertes que la mer ?

Je tremble, comme si une main irrésistible m'eût tirée d'un sommeil sans rêves. Je tremble sous le choc reconnu de la lumière, de l'émotion, de la joie, du parfum et du son, et je tends vers la chaude terre inconnue, comme si j'allais retrouver là-bas, là-bas, mais avec un visage ému, des yeux changeants pleins de souci et d'espoir, avec sa fièvre, avec son mal fécond en songes, celle qui gisait tout à l'heure, triste et guérie !...

Les Petites Filles

Il était deux heures et demie, et nous avions mollement déjeuné, mon amie Valentine et moi, car le thermomètre extérieur, quoique accroché à l'ombre et éventé par le sirocco, marquait trente-sept degrés. Les vitres fermées, les rideaux baissés, assuraient au petit salon une fraîcheur relative de vingt-neuf degrés. L'immobilité et le silence des animaux familiers nous étaient d'un sage exemple, et pourtant, comme trois heures sonnaient, mon amie Valentine se leva du divan avec un grand soupir.

— Vous tenir debout par cette température, Valentine ! C'est très dangereux... Comment, vous mettez votre chapeau ?

— Il faut bien, murmura-t-elle, accablée. J'ai promis à ma mère d'aller la voir aujourd'hui.

— Je ne savais pas qu'elle était malade.

— Malade ? Dieu merci, elle va fort bien. Ses soixante ans supportent au mieux la canicule.

— Qu'allez-vous donc faire chez votre mère ?

— Mais… je lui ai promis de passer vers quatre heures. Nous causerons un peu, ce qui signifie qu'elle me dira probablement : « Mon pauvre chou, comme tu as chaud ! Aussi, tu portes des chapeaux trop enfoncés. Tu devrais coudre une barrette à la coiffe, pour les surélever : ils n'en seraient que plus gracieux. Je t'assure que ta robe est trop courte. Pourquoi te mets-tu du rouge aux lèvres ? Ta grand'mère ne m'aurait jamais permis ces façons-là. De mon temps, on n'aurait pas porté des bas comme les tiens. Le vraiment beau bas de soie doit être épais et lourd dans la main. As-tu pensé à me rapporter du cordonnet blanc ?… » Et moi qui ai oublié son cordonnet blanc ! s'écria mon amie dont les bras, levés pour épingler son chapeau, retombèrent.

Pendant un moment, nous écoutâmes le vent du sud passer comme une flamme sur les platanes roussis et rouler la poussière avec les feuilles.

— Valentine, si vous n'alliez pas voir votre mère aujourd'hui, qu'arriverait-il ?

Les bras gracieux se levèrent comme pour appeler à l'aide.

— Seigneur ! ma pauvre amie, vous savez bien comme est maman ! Ça m'en ferait des histoires ! Maman est charmante, et je peux passer trois mois loin d'elle sans qu'elle semble se soucier de moi, sous cette condition qu'elle en soit avertie. Mais que je lui donne rendez-vous chez elle ou aux Trois-Quartiers pour faire des courses et que je sois empêchée ou retardée, la voilà folle.

Elle prend à témoin de son inquiétude les vendeuses du magasin, ou sa femme de chambre ; elle fait demander à son concierge si personne n'a « déposé un mot »... Un jour elle s'est mise dans un tel état de mère qui a égaré sa progéniture qu'un inspecteur en cravate blanche du Louvre lui a demandé : « Madame, quel est l'âge de l'enfant : » C'est gai, n'est-ce pas ?

— Si j'avais été là, je lui aurais répondu : « Douze ans, monsieur, l'enfant a douze ans depuis une vingtaine d'années, et il n'y a plus guère d'espoir qu'elle les dépasse. »

Mon amie me jeta un regard désarmant :

— Quand vous direz !... Si Georges n'était pas aux armées, encore... Mais depuis le commencement de la guerre, maman a repris de l'autorité sur moi. Faire une révolution de palais ? Ça serait du joli ! Tante Henriette raconterait partout que je suis une ci et une ça et que j'abrège les jours de maman. Et je lis d'ici les lettres diplomatiques de l'oncle Paul à Georges... Non, non, il vaut mieux patienter...

Elle empoigna son sac et son ombrelle, me serra la main, et j'entendis son petit pas sur le bitume pâteux du trottoir. Elle s'en retourna vers cette tutelle française qui prolonge la puérilité de tant de jeunes femmes, vers le foyer familial si doux et si plein d'entraves. Elle s'en alla tendre son front obéissant à un joug que le mariage avait à peine allégé ; elle s'en alla vers un avenir fleuri de dîners chez l'oncle Paul, de jeudis de la tante Henriette, de villégiatures alternées chez grand'mère Amélie et chez grand'mère Marthe...

Une paresse égoïste me retint sur le divan, après le départ de mon amie, et les demi-songes de la sieste me montrèrent mille

Valentines de Paris et de la province ; petites Valentines adolescentes, qui ne vont point seules à leur cours, ne montent pas en tramway sans chaperon et ne jouent au tennis que sous l'œil d'une parente assise et brodant. Je reconnus Valentine enfant au parc Monceau, entre sa mère et une pelouse inviolable ; Valentine jeune fille à la campagne, entre sa mère et un piano ; Valentine mariée, entre sa mère et un monsieur. Ma mémoire retrouva dans un coin du passé l'image d'une austère sexagénaire — tante Antoinette — qui vivait, veuve, avec sa mère âgée de quatre-vingt-deux ans. Tante Antoinette, taillée en grenadier, ne badinait pas et m'inspirait de la crainte — pas assez cependant pour que je résistasse à l'envie de lui répondre, si elle me demandait l'heure à cinq heures :

« Tante, il est six heures passées », rien que pour le plaisir de voir reparaître soudain, parmi ses rides et ses brins de moustache gris, sous ses besicles rondes, un visage effaré de petite pensionnaire, tandis que tante Antoinette s'écriait :

— Six heures ! mais je devrais être rentrée ! Que va dire maman ? Mon Dieu, mon Dieu, ce que maman va m'attraper !

Cinéma

Le tenancier ou le propriétaire d'un « cinéma » populaire de Paris disait récemment, en refusant un très bon film :

— Celui-là n'est pas le genre de ma maison. Y a trop de « plein air », et y a pas de gens en habit.

Le mot a fait sourire et hausser les épaules. Quand on me l'a répété, j'ai ri, avant de réfléchir. Je ne l'ai compris et défendu que plus tard, quand j'y ai trouvé autre chose que l'expression d'un snobisme ignorant et le mépris, encore en honneur dans certaines parties du peuple parisien, des choses de la vraie nature et du sport.

J'ai d'abord été tentée de le traiter comme il semblait le mériter, mon propriétaire de salle. J'aurais voulu lui dire : « C'est vous l'éducateur des foules par le cinéma ? C'est vous qui guidez le public vers des feuilletons en images, vers des criminels cravatés de blanc et des chambres de torture en carton peint ? Il vous faut, n'est-ce pas, des comtesses au désespoir et des marquis sanguinaires, et l'adultère mondain dans du Majorelle ? C'est vous qui… c'est vous que… » Mais je ne lui ai rien dit du tout, et pour un peu je lui ferais des excuses, à cet éducateur d'âmes qui, s'il parle gras, dispose d'un vocabulaire restreint.

Àl'heure même où sociétés et ligues cinématographiques font de leurs comités un rempart pour protéger une industrie, un art national menacés, et halent — avec quels efforts ! — le cinéma français vers des sommets plus lumineux, mon tenancier ne pourra recueillir, de la part des spécialistes et des techniciens, que des malédictions. Mais que demande-t-il ? Des gens en habit et pas tant de plein air. Il a dû même ajouter, dans sa langue nationale : « Moi, j'aime que le beau, et ma clientèle veut du lusque. »

Non seulement il a obscurément raison, mais encore il a ses raisons, qu'il ne saurait pas révéler par la parole. Il veut du lusque.

Et plus la guerre durera, plus manqueront le sucre et le pain et le pétrole, plus il réclamera, pour sa clientèle en vestons élimés et en savates spongieuses, du lusque et encore du lusque. Cette exigence, je ne me contenterai pas de l'expliquer banalement par la soif de superflu dont halettent tous les êtres privés du nécessaire. Il faut en chercher la source dans l'indigence progressive des théâtres et des music-halls. Nous vivons depuis quatre ans dans une ombre grandissante. La lumière artificielle, chaque jour restreinte, n'inonde plus les scènes théâtrales, ni les logis particuliers. Par une loi mimétique, la couleur vive disparaît de nos costumes, où les nuances du sable, de la terre, de l'eau trouble remplacent toutes les autres, et le deuil, hélas ! abonde, avec les violets sombres et les mauves du demi-deuil… Un music-hall de la rue Blanche, n'eût-il compté à son actif que des splendeurs matérielles, eût attiré vers ses foyers de couleurs et de lumière une foule que l'ombre anémie ; mais son spectacle demeura exceptionnel dans la saison, dans l'année. Mme Rasimi ne peut plus transporter, de Ba-Ta-Clan en Montrouge et de Montrouge en Grenelle, des troupes vêtues de velours, ruisselantes de strass, et ce qu'on tente dans les cafés-concerts de quartier, en ce moment, n'illusionne pas les spectateurs sur la nouveauté et la fraîcheur de costumes retapés… Que reste-t-il au public ?… Où se baignera-t-il dans l'illusion décorative, dans le romanesque, dans la grande vie, le monde, la féerie inépuisable ? Au cinéma. Seul le cinéma dépense, gaspille, détruit ou édifie miraculeusement, mobilise des figurations fourmillantes, déchire des étoffes brodées, éclabousse de sang ou d'encre des robes de cinquante louis, et vous y verrez qu'en effet un gentilhomme cravaté de blanc ne regarde pas à trois cents francs de frac, quand il se collette avec un bandit — et triomphe, en loques.

Donc, le suffrage d'un public soucieux, fatigué, peu chauffé, mal éclairé, souffrant dans son corps et dans son cœur tourmenté, va d'abord, et logiquement, et enfantinement, au lusque le plus concret, le plus tangible : l'habit noir et le salon, que réclame pour lui mon propriétaire d'une salle à écran. Et, dame ! à part Forfaiture et quelques autres, ce n'est pas la fine fleur du cinéma que le film mondain et dramatique…

Il n'importe. De quoi, en France, fallut-il jamais désespérer ! On retravaille, en ce moment, dans les théâtres de prises de vue, et au soleil. J'ai vu, en une semaine, des films comme la Dixième symphonie, débordante de qualités et de défauts, de trouvailles et d'erreurs ; comme l'Âme du Bronze, où les moyens d'émouvoir opèrent par leur discrétion même, et qui valut à Roussel ce compliment piquant : « Vous n'en ferez jamais un film de propagande, — il n'est pas embêtant ! » J'ai vu des « documentaires », où l'éclosion d'un insecte, le déploiement d'un lépidoptère hors de la chrysalide, mettent la féerie à portée des yeux, ouvrent, grâce à l'agrandissement photographique, le monde à jamais mystérieux où vécut Fabre… Ah ! c'est cela, le luxe, la magnificence, le fantastique ! La matière plumeuse, irisée, de l'aile d'un papillon, la palpitation d'un oiseau minuscule, l'abeille vibrante et ses petites pattes crochues, l'œil de la mouche, la fleur dont on capta l'image sur l'autre face de la terre, et les eaux inconnues, et aussi les gestes humains, les regards humains qu'on nous rapporta d'un autre monde, — c'est cela, c'est cela, le luxe inépuisable !… Patience : on finira par le savoir.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chambre_%C3%A9clair%C3%A9e. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.